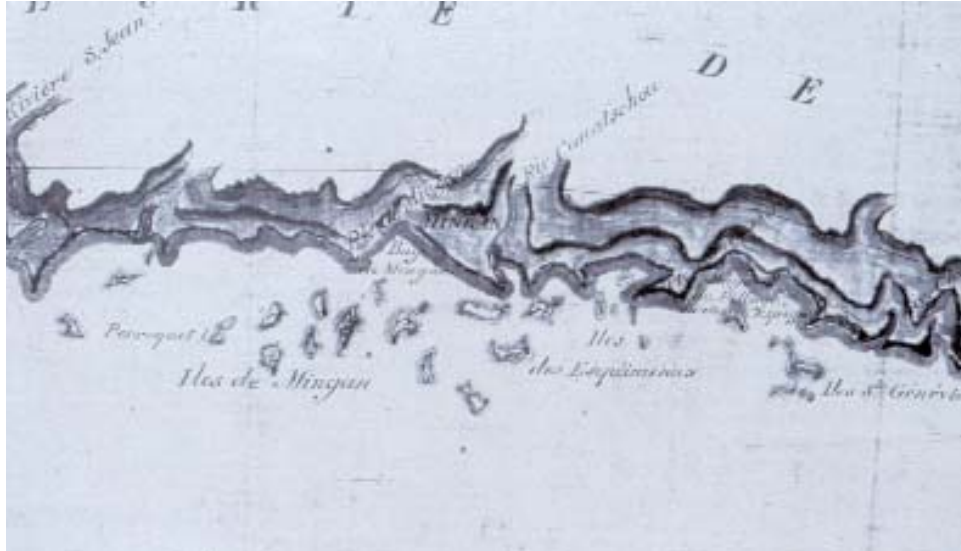


## Les îles Mingan Perles du Saint-Laurent

Claude Paquet  
cpqt@hotmail.com



Habitat d'une faune multiple, terreau d'une flore unique, refuge privilégié de centaines d'oiseaux aquatiques, les îles Mingan sont un des endroits les plus exotiques de la Moyenne Côte-Nord du fleuve Saint-Laurent au Québec. Aujourd'hui, l'archipel n'est plus isolé et ses trésors envoûtants, jadis cachés, se laissent aujourd'hui découvrir un à un. Étant donné l'intérêt exceptionnel que représente l'archipel pour sa géologie, sa géomorphologie, sa faune, sa flore ainsi que pour son archéologie préhistorique et historique, le Gouvernement du Québec désigna en 1978 l'archipel comme arrondissement naturel protégé. Propriété de la compagnie Sieben's Oil and Gas de Calgary qui voulait transformer à l'époque les îles en mines de calcaire, elle fut donc contrainte d'arrêter son projet d'exploitation minière et céda les îles au Gouvernement canadien qui, à son tour, en céda la gestion à Parc-Canada. (www.toponymie.gouv.qc.ca, Lévesque, p. 19)

### GLACIATION

La dernière glaciation, celle de Wisconsin, date de quelque 30 000 ans et comprend une calotte épaisse de 10 000 pieds en moyenne qui a couvert la majeure partie du Canada et des États-Unis. La déglaciation est un phénomène assez récent, dû au réchauffement du globe et remonte à environ 11 000 ans. La fonte de ces immenses glaciers a permis une remontée progressive du continent favorisant l'émergence des îles à une époque relativement récente. La disparition des glaces s'est faite de la périphérie vers le centre, ce qui explique, par exemple, que les îles de la Madeleine, d'Anticosti et de Mingan auraient pu connaître une déglaciation plus hâtive. La terre ferme de la Minganie et les îles de l'archipel Mingan sont parcourues de stries accompagnées de cannelures glaciaires formées par la pression des glaciers. On les remarque surtout aux pointes des îles. (Lévesque, p. 24)

### CLIMATOLOGIE

Toute la Minganie se situe dans un climat subpolaire. La côte elle-même, incluant l'île d'Anticosti, est dans une zone intermédiaire entre un climat franchement maritime et un climat franchement

continental. La saison sans gel ne dépasse pas 120 jours sur la côte. Les précipitations annuelles sont abondantes et bien réparties sur toute l'année. De 30 à 40 % des précipitations tombent en neige. De façon générale, la vitesse moyenne des vents décroît de l'est vers l'ouest avec 24 km/h vers Blanc-Sablon et 20 km/h à Anticosti. Les vents de tempête (+ de 74 km/h) se manifestent le long de la côte avec une fréquence de 46 % en hiver, 30 % en automne, 20 % au printemps et 4 % en été. Le brouillard, période pendant laquelle la visibilité est moindre de 1 km est de 2 à 4 % toute l'année. (Frenette, p.48-50)

Les eaux de l'estuaire et du golfe sont très salées et froides à cause du courant du Labrador qui se fait sentir jusqu'à Pointe des Monts. L'englacement de la côte s'effectue vers la mi-décembre et son déglacement vers la mi-mai. De petits icebergs peuvent atteindre Harrington Harbour. Les marées sont semi-diurnes, c'est à dire une haute et basse marée par jour. Leur amplitude passe de 0,9 m à Blanc-Sablon à 3,7 m à Tadoussac. La hauteur des vagues est d'environ 0,8 m en été et de 1,3 m en hiver et peuvent atteindre 6 m lors de tempête. (Frenette, p. 50-53)

## GÉOLOGIE

Quatre grandes régions décrivent le cadre physique du territoire. Ce sont : le Plateau et le Piedmont laurentien, les Basses-terres du Saint-Laurent et la Plate-forme maritime. Le Plateau, le Piedmont renferment d'importants gisements minéraux dans le roc et les Basses-terres, des gisements ferrifères alluviaux (sables noirs) dont les plus riches se retrouvent dans les deltas des rivières Moisie, Manitou, au Tonnerre, Saint-Jean et Natashquan.



Les ruptures de pentes sont nombreuses lorsque l'on passe d'une région à l'autre; les plus remarquables sont la chute Vauréal (76m) d'Anticosti, les rapides des Murailles (75m) sur la Romaine. La rivière Manitou (72m), la rivière Mingan (62m) et la rivière Sheldrake (49m) possèdent aussi des ruptures de pentes intéressantes.

Les Basses-terres du Saint-Laurent varient de 2 à 40 km en largeur et son altitude ne dépasse pas les 150m. Surfaces rocheuses sur le littoral, parsemée de sables dans les deltas des rivières, la plaine côtière est bien drainée et la multitude d'îles et de récifs sur le littoral témoignent d'un relief ennoyé. Avec un taux d'érosion de 1 m par année en moyenne, la côte subit ainsi les contrecoups des tempêtes et des pluies diluviennes qui provoquent ravinements et glissement de terrain. Plusieurs villages ont commencé à se protéger par un enrochement de la côte.

La Plate-forme maritime est une région marine qui se situe à des profondeurs de moins de 200m et la largeur varie de 25 km sur la Moyenne Côte-Nord jusqu'à 100 km sur la Basse Côte-Nord. Parsemée de hauts fonds, la Plate-forme recèle de bancs de pêche dont le plus vaste est le banc Beaugé. Plusieurs archipels percent la Plate-forme séparés de la côte par des chenaux sous-marins qui sont d'anciennes vallées fluviales. (Frenette, p.29-72)

Les îles Mingan sont formées de roches calcaires inclinées du nord au sud. Ainsi tandis que la mer façonne falaises et corniches sur la rive nord, le rivage sud, plus protégé, se développe en platiers, immenses surfaces planes caractéristiques des cuestas.



Tandis que l'action des marées formait le littoral et les érosions, l'action des forts courants du golfe serait à l'origine des

alignements des îles qui à la lecture des cartes s'établissent comme suit : 1) alignement des Îles du Havre de Mingan, du Havre et de la Chasse, 2) alignement des îles aux Bouleaux, 3) l'île d'Anticosti serait en elle-même le troisième alignement.

### MONOLITHES, POTS DE FLEURS

Formées par l'érosion du vent et des marées, ces sculptures naturelles de calcaire sont très présentes dans l'archipel de Mingan. Les plus beaux monolithes d'érosions (pots de fleurs) se dressent au sud-est de l'île Quarry, à l'est de l'île Niapiskau, au sud de la Grosse île au Marteau et sur l'île Nue. La naissance des pots de fleurs résulte d'une abrasion rapide de couches tendres et fissurés, laissant en place les noyaux les plus résistants et mieux consolidés. Parmi les principaux : la bonne femme de Niapiskau, la Montagnaise de l'île Nue, le pain de sucre de l'île à Bouleaux de Terre, le petit Percé, l'anse aux érosions, la pile de l'île Quarry. Ces monolythes d'érosion nous rappellent les grands bouleversement géomorphologiques qu'a dû subir la Côte-Nord au cours des siècles.



### TOPONYMIE

GOLFE du Saint-Laurent 48°15' 62°00'

Ce très vaste rentrant du littoral, prolongement du fleuve du même nom, couvre une superficie de 150 000 km<sup>2</sup>. En 1535, Jacques Cartier explore la Côte-Nord et baptise le 10 août un rentrant de côte «baye saint Laurent», jour de la fête du diacre Laurent, martyr à Rome en 258. Cette appellation est à l'origine du nom actuel de cette entité géographique.

### SAINT-LAURENT (fleuve)

Anciennement Rivière de Canada, Rivière de Hochelaga. Jacques Cartier employa le premier le spécifique Saint-Laurent qui fut officialisé en 1604 par Samuel de Champlain qui utilisera dorénavant Fleuve Saint-Laurent sur ses cartes maritimes. D'une longueur de 1 200 kilomètres entre le Lac Ontario et l'île d'Anticosti, il se jette dans le golfe du même nom. En montagnais, Saint-Laurent se dit Wepistukujaw Sipo. [www.toponymie.gouv.qc.ca](http://www.toponymie.gouv.qc.ca)

### MINGANIE

Toponyme créé par le naturaliste Marie-Victorin en 1928 pour désigner l'ensemble de la région couverte par l'archipel de Mingan. Aujourd'hui, elle désigne une région beaucoup plus vaste de 128 473 km<sup>2</sup> qui s'étend du Labrador jusqu'au milieu du détroit d'Honguedo y compris l'île d'Anticosti et comprend la Moyenne Côte-Nord et l'arrière-pays de la Basse Côte-Nord.

### MARIE-VICTORIN Frère

Né Conrad Kirouac, le 3 avril 1885 à Kingsey Falls. En 1890, la famille déménage dans le quartier Saint-Sauveur à la basse-ville de Québec. Après ses études, il choisit d'être professeur dans la

communauté des Frères des Écoles chrétiennes où il reçoit le nom de Marie-Victorin. Son ignorance de la botanique changea radicalement sa vie. Incapable d'identifier l'ail des bois, il se mit à l'étude des plantes. Ce fut le début d'une passion qui fit de lui une sommité mondiale. En 1924, pendant cinq étés consécutifs, à bord du *Virginia*, une ancienne goélette de pêche, il explore l'archipel de Mingan et créa le néologisme de la Minganie pour les désigner. Ses recherches lui apporteront la célébrité en identifiant des plantes endémiques, uniques au sol minganien comme le pissenlit du Saint-Laurent, le chardon de Mingan, un scirpe ( *scirpus Rollandii*) considéré comme la plus typique des îles Mingan avec l'orchidée *Cypripedium passerinum* var *minganense*. En 1935, il publie la *Flore laurentienne*, une oeuvre colossale sur la flore du Québec. On lui doit aussi la fondation du Cercle des jeunes naturalistes et du Jardin botanique de Montréal. Couture, p. 65-72



Établie en 1982, la MRC de la Minganie comprend huit municipalités entre Sheldrake et Natashquan, cependant 89% de sa superficie représente un territoire sauvage formé par les Laurentides boréales et le plateau du Petit Mécatina. Havre-Saint-Pierre en est le chef-lieu avec 50% de la population totale.

#### NITASSINAN

Nom innu désignant le territoire ancestral habité par les communautés montagnaises et naskapis. Cet immense territoire couvre tout le Labrador, la Haute Côte-Nord, le Saguenay et tout le littoral du fleuve entre la communauté de Essipit (Les Escoumins) et celle de Pakuashipi (Saint-Augustin). La majeure partie du territoire de Nitassinan correspond à la Minganie actuelle.

#### ARCHIPEL-DE-MINGAN 50° 13' 63° 35'

L'archipel de Mingan s'échelonne des îles aux Perroquets jusqu'à l'île Sainte-Geneviève (26 îles et plusieurs îlots) sur une distance de 80 km. L'archipel et l'île d'Anticosti divisent l'immense embouchure du Saint-Laurent en deux larges détroits, Honguedo au sud et Jacques-Cartier au nord.

Avec Anticosti, les îles Mingan sont les témoins ultimes des fondations calcaires des basses-terres du Saint-Laurent et sont constituées de roches calcaires de l'ordovicien inférieur et moyen ( 400 à 500 millions d'années) et s'appuient sur le socle granitique de la terre ferme. Plus poétiquement, Marie-Victorin nommera cet ensemble d'îles : la Minganie et la décrira ainsi :

“la Minganie est fille de l'eau, la Côte-Nord est fille de feu”

Les îles Mingan sont de véritables cuestas ou côtes offrant du côté nord des aplombs nommés corniches et du côté sud des revers ou baies bordées de plages de galets. Deux formations géologiques composent la Minganie soit celle de la Romaine, à l'est de l'île Innu, épaisse de 85 km, elle est la plus ancienne et la moins riche en fossiles et celle de Mingan, à l'ouest de l'île Innu, épaisse de 45 km, la plus jeune et la plus riche en fossiles. (Gauthier Larouche, p. 1)

#### BOUCHARD (île à) 50° 12' 63° 21'

Prolongement de l'île Saint-Charles. Nommée ainsi en l'honneur du capitaine Théodore Bouchard de l'île aux Coudres naufragé avec l'équipage de la goélette «Marie-Herzélie en 1890. (Gauthier Larouche, p. 20)



BOULEAUX DE TERRE (île à ) 50° 14' 60" 00'

Toponyme employé par la population de Havre-Saint-Pierre et traduit en montagnais « Uaskuai ministuk ». (Gauthier Larouche, p. 23-24)

BOULEAUX DU LARGE (île à ) 50° 13' 64" 00'

Ce toponyme est employé par les gens de Longue-Pointe et se répand dans les autres communautés. Appelée aussi Petite île aux Bouleaux. (Gauthier Larouche, p. 25)

CALCULOT (île à ) 50° 12' 63" 37'

Ce mot est un terme populaire employé par les gens de la Minganie pour désigner le macareux moine communément appelé «perroquet de mer ». (Gauthier Larouche, p. 28)

CALCULOT (le)

Macareux moine - perroquet de mer. Appelé ainsi par les nord-côtiers parce qu'il hoche la tête constamment comme s'il était en train de calculer.

CALCULOT DES BETCHOUANES (île à ) 50° 12' 63" 13'

Appelée aussi l'île aux Perroquets de Betchewun, le Sanctuaire et Gunn Island. Cette île est à proprement parlé un véritable sanctuaire d'oiseaux aquatiques qui abrite entre autres une colonie de macareux moines (calculot), bec triangulaire coloré et de godes (petit pingouin), dos noir, ventre blanc, bec noir comprimé latéralement marqué de stries blanches. On peut parfois y observer le guillemot noir (pigeon de mer), plumage entièrement noir à l'exception d'une tache alaire blanche et des pattes rouges. (Gauthier Larouche, p. 30)

CHASSE (île à la ) 50° 13' 63" 09'

Francisation de Hunting Island. Cette île fait partie des îles Betchouanes, écrit aussi Betchewun, déformation du mot montagnais Oüebitchioüen (Uepetshuan) qui signifie « détroit où le courant est fort dans les deux directions ». (Gauthier Larouche, p. 32-33)

FANTÔME (île du ) 50° 14' 63" 41'



Le nom de cette île prend sa source dans un événement local. En 1862, la goélette Phantom appartenant à Cyrille Fortier y fit naufrage sur la pointe nord. Coïncidence extraordinaire, l'île abritait un cap au profil étonnant d'une figure fixant l'horizon, d'où son nom Cap du Fantôme qui tomba à la mer au début des années soixante. (Gauthier Larouche, p. 46-47)

FAUSSE PASSE (île de la ) 50° 12' 63" 23'

Cette entité géographique « fut nommée île de la fausse passe pour la raison que, à marée basse il n'y avait pas assez d'eau pour passer en petite barge et même avec un canot tant soit peu chargé ». (Vigneau, p. 118)

FIRMIN (île à ) 50° 13' 63" 41'

Ainsi nommée en 1861 par Placide Vigneau parce que le père Firmin Boudreau, un des fondateurs de la colonie y fauchait du foin. (Gauthier Larouche, p. 50)

GAZON (île à ) 50° 15' 63" 42'

Un tout petit îlot situé près de l'île de la Pointe aux Morts.

GOÉLANDS (île aux) 50° 12' 63" 35'

Ce toponyme ne spécifie pas l'espèce de goélands parmi les goélands à manteau noir, à bec cerclé et argentés qui survolent l'archipel. Cependant, le goéland argenté est plus répandu et abondant que les autres espèces. (Gauthier Larouche, p. 53)

GRANDE ÎLE (la) 50° 13' 63" 39'

Appelée aussi l'île du défunt Français. Parti à la chasse aux loups marins, un Français dénommé De la Ruelle fut retrouvé mort en 1867. C'est la plus grande île de l'archipel. (Vigneau, p.38)

GROSSE ROMAINE (la) 50° 16' 63" 49'

Anciennement île Moutange. Elle est située à l'embouchure de la rivière Romaine.

HAVRE (île du) 50° 13' 63" 37'

Anciennement l'île-aux-Esquimaux et située en face de Pointe-aux-Esquimaux sur la terre ferme de la côte. En 1860, le gardien de phare Placide Vigneau commence à employer régulièrement l'île du Havre dans son journal. Par la suite Pointe-aux-Esquimaux devint Havre-Saint-Pierre en 1927. Dans la grande anse, côté ouest de l'île, nous retrouvons un cimetière à chaloupes. (Gauthier Larouche, p. 61)

HAVRE DE MINGAN (île du) 50° 17' 64" 01'

Elle tire son nom de la rivière et du village montagnais qui lui font face et s'écrit ainsi pour ne pas être confondu avec l'autre île du Havre vis-à-vis Havre-Saint-Pierre. Gauthier Larouche, p. 63. La maison de Louis Joliet y fut bâtie vers 1680 et devint un important poste de traite. L'archéologue René Lévesque y découvrit aussi des fours basques ainsi deux sépultures amérindiennes du côté nord de l'île en face du quai de Mingan; un adulte et un enfant entourés de coquillages, du traditionnel wampum, de dents d'ours et de castors. (Lévesque, p.91)

HERBÉE (île) 50° 12' 63" 25'

Placide Vigneau la nommait l'île du Père Xavier d'après le nom de Xavier Cormier qui y fauchait du foin. Plus tard, le botaniste Marie-Victorin releva le toponyme île Herbée en usage dans le milieu local. (Gauthier Larouche, p. 64)

INNU (île) 50° 12' 63" 12'

Voisine de l'île à Calculot des Betchouanes, elle fut appelée soit le Sanctuaire, soit l'île aux Sauvages. Pour éliminer ce flottement, la Commission de toponymie du Québec la nomma Innu qui signifie être humain, indien en montagnais. (Gauthier Larouche, p. 66)

JAUNE (île) 50° 14' 63" 06'

Son nom fut attribué à cause de la couleur du foin qui y pousse et confirmé par le toponyme montagnais Uishuaunakau qui signifie « île aux foins jaunâtres ». (Gauthier Larouche, p.67)

JOSON (île à ) 50° 16' 63" 42'

Selon Placide Vigneau, elle tire son nom de Joseph Boudreau (Joson) qui y fauchait du foin. Cette île appelée Atshen par les Montagnais signifie «Géant». Selon le géographe Henri Dorion, ce mot peut aussi désigner un «génie» bon ou mauvais, mais de toute façon, qui inspire la crainte. La tradition veut que sur cette petite île habitait autrefois un mauvais esprit qui, dit-on, venait d'au-delà des mers. (Gauthier Larouche, p. 67)

MAISON (île de la ) 50° 13' 63" 12'

Selon Placide Vigneau, «c'est la plus près de l'île aux Perroquets au sud. Les habitants de

Longue-Pointe la nomment ainsi parce qu'ils y ont trouvé des ruines de plusieurs cabanes qui avaient été bâties par quelques-uns des premiers colons de la Pointe-aux-Esquimaux qui y ont fait la pêche en 1858-59». (Gauthier Larouche, p. 72)

MARTEAU ( Grosse île au ) 50° 13' 63" 33'

Anciennement l'Île de la Vache Marine (sea cow). C'est Placide Vigneau qui la nomme ainsi, terme repris ensuite par la population locale. Certains prétendent qu'autrefois les loups-marins, les morses et autres espèces d'oiseaux étaient si abondants qu'on pouvait les tuer à coup de bâton ou de marteau. (Gauthier-Larouche, p. 72 )

MARTEAU ( Petite île au ) 50° 13' 63" 34'

Anciennement l'île de l'Entrée à cause de sa position stratégique vis-à-vis Havre-Saint-Pierre. Un phare y fut construit en 1916. (Gauthier Larouche, p.74)

MOUTON (île à ) 50° 14' 63" 10'

On ignore l'origine de cette appellation. Anciennement, elle a peut-être servi de pâturages ou bien son nom rappelle les «moutons blancs» de la mer, l'écume des vagues. (Gauthier Larouche, p.84)

NIAPISKAU (île) 50° 13' 63" 45'

Un dérivé du montagnais, pointe de rochers - l'île de l'attente aux canards. Fut nommée un certain temps Île à Samuel puisque Samuel Doyle y fauchait du foin. Remarquable pour ses superbes monolithes calcaires à l'anse des Bonnes Femmes et sa grande pointe étalée au nord. (Gauthier Larouche, p. 86)

NUE DE MINGAN (île ) 50° 13' 63" 07'

Nommée ainsi en 1874 par Placide Vigneau qui la décrit comme étant la plus remarquable des îles dépourvues de bois en face de Longue-Pointe. Plusieurs loups-marins la fréquentaient. Au sud-est, on remarquera à la pointe des fourneaux, les fours basques découverts par les archéologues. Le monolithe La Montagnaise s'y trouve. (Gauthier Larouche, p.90)

OISEAUX (île aux) 50° 13' 63" 16'

Cette île sert de refuge aux oiseaux marins depuis fort longtemps.



PERROQUETS (île aux) 50° 13' 64" 13'

Nom local du macareux moine. Île où habita le premier gardien du phare, le comte Henri de Puyjalon qui fut, par la suite, remplacé par Eustache Forgues. Après la noyade de ce dernier, Placide Vigneau prit la relève. Les Montagnais la décrivent ainsi : « ce qui pousse des cris (sirène de brume) - ce qui éclaire en tournant». Le poète Roland Jomphe emploie «lumière du Perroquet» pour désigner le phare. (Gauthier Larouche, p.96)

PUYJALON Henry, comte de (1840-1905)

Né en France au sein d'une noble famille de Limousin en 1840, il arrive à Montréal en 1873. Chasseur et naturaliste, il devient le premier gardien de phare de l'Île-aux-Perroquets en 1888 puis se retire en solitaire à l'Île à la Chasse où il meurt en 1905. Il est l'un des fondateurs de la Société d'histoire naturelle du Labrador. Autrefois, la Côte-Nord était appelée Labrador. Voici un extrait de ses Récits du Labrador où il raconte très bien sa situation d'ermite vis-à-vis de la population locale.

“ J'appartiens à la catégorie des gens que persécute le guignon (malchance) et, sans doute à cause de cela, la voix publique me tue tous les ans, à des dates à peu près fixes. Lorsqu'elle me

fait grâce du trépas et me laisse le bénéfice du doute, elle n'en répand pas moins le bruit que je suis, tout au moins, en danger de mort. En général, on me tue pendant l'été, époque de la navigation où je suis emporté par le premier coup de vent qui passe. Cette année-là, après m'avoir noyé par le travers de la Pointe-aux-Anglais - un peu au-dessus de Natashquan, - la Renommée mécontente, sans doute, de son insuccès des jours chauds, publiait en hiver que, blessé au pied et sans provisions, j'allais mourir en plein bois sans revoir la mer. Mon curé l'avait appris et, seul - tout le monde ayant refusé de l'accompagner à cause de la tempête - sans autre outil que sa hache de chasse, sans comestibles de route, il s'était mis en chemin par ces jours de temps épouvantable, jouant sa vie pour me venir à mon aide. Il m'avait trouvé rêvant et était reparti sans rien me dire du dévouement qui l'avait amené jusqu'à moi. Quelques fois, je pense à lui, quand la neige tombe et que le vent plie la tige des arbres, et mes yeux deviennent humides ! Et vous, chers lecteurs, que dites-vous de mon curé du Labrador ? (Henry de Puyjalon in Bélanger, p. 87)

#### VIGNEAU Placide (1842-1926)



Né aux Îles-de-la-Madeleine en 1842, il passa presque toute sa vie à Havre-Saint-Pierre et comme gardien de phare de l'île-aux-Perroquets où il remplace le comte de Puyjalon et Eustache Forgues en 1892. Doté d'une mémoire étonnante et précise, il rédige un journal (1857-1926) intitulé un Pied d'Ancre, sorte de carnet de bord de la vie maritime. Il décède en 1926. Une longue et profonde baie près de Havre-Saint-Pierre porte aujourd'hui son nom. (Bélanger, p. 212)

#### GARDIEN DE PHARE

La vie de gardien de phare était parfois très difficile à supporter surtout au XIXe siècle. Ceux, qui habitaient les tours circulaires, devaient affronter le froid intense et l'humidité constante de leur résidence. Seuls les gardiens des stations insulaires pouvaient s'absenter de leur lieu de travail. Ils sont autorisés à traverser sur la terre-ferme pour voir à l'approvisionnement de leur famille, ou encore pour la bonne marche du phare. Bien qu'essentiels à leur survie, ces traversées les exposent souvent à de grands risques. De fait, les noyades, lors de ces traversées, figurent au premier rang des accidents mortels chez les gardiens de phare. Eustache Forgues, gardien de phare à l'île aux Perroquets, périt de cette manière en 1892. La corvée quotidienne du gardien de phare est aussi très exigeante. Immédiatement après l'extinction des lampes, les centaines de prismes de verre de même que les lentilles doivent être nettoyés tous les jours. Vient ensuite l'assommante corvée de nettoyage et de polissage des lampes qui ont fumé toute la nuit, sans parler de la remontée manuelle du poids qui actionne le mécanisme de rotation du feu. Par temps de brume, les gardiens de phare ont peu de chance de trouver le sommeil puisque le canon de brume entre en action pour permettre aux navires de déterminer plus ou moins leur position, et ce, pour une période indéterminée. Comme c'est souvent le cas dans le golfe, certains gardiens vivent plusieurs jours consécutifs, voire même des semaines entières dans le brouillard, expérience des plus exténuante qui soit. (Franck, p.138-152)



#### PERROQUETS (îles aux) 50\* 13' 64\* 12'

Groupe de quatre îlots comprenant l'Île aux Perroquets, l'Île de la Maison, la caye noire et l'Île du Wreck. Par le passé, une immense colonie de macareux moines et de fous de Bassan se retrouvaient sur les îles Perroquets. Malheureusement, ces colonies ont été décimées par le pillage des oeufs par les nord-côtiers. (Gauthier Larouche, p. 96)



### PETITE ROMAINE (la) 50° 16' 63" 46'

Située à l'embouchure de la rivière Romaine appelée par les Montagnais Missipinukus qui signifie «petite île au gibier d'eau». (Gauthier Larouche, p. 99)

### POINTE AUX MORTS (île de la ) 50° 15' 63" 42'

Nemetetouchka en montagnais, de sens inconnu. Pointe-aux-morts est une bande de terre basse et humide à 4 km à l'ouest de Havre Saint-Pierre qui s'avance dans le Saint-Laurent. Sur cette pointe, une importante bataille entre Inuit et Indiens se déroula dont l'enjeu était la suprématie du territoire. Ce fut une bataille extrêmement meurtrière pour les belligérants. Les Inuit ont été repoussés ainsi plus au nord jusqu'à Rivière Saint-Paul (île-des-Esquimaux) où ils furent de nouveau chassés en 1640. (Santerre, p.70 - [www.toponymie.gouv.qc.ca](http://www.toponymie.gouv.qc.ca))

### QUARRY (île) 50° 13' 63" 49'



En montagnais Pmiskinaw qui signifie «on y va à l'aviron». Quarry est le seul toponyme anglais des îles Mingan qui ait réussi à s'implanter parmi la population francophone de Havre-Saint-Pierre. Quarry a deux sens : 1) carrière ou mine, 2) proie ou gibier poursuivi. Les fameux monolithes se retrouvent à l'anse aux érosions. À l'est de l'île, on aperçoit la Pile, un rocher ressemblant à un empilement de morue. (Gauthier Larouche, p. 10)

### SAINT-CHARLES (île) 50° 12' 63" 20'

Il est possible que l'île porte le nom de Charles, fils de Louis Jolliet, premier concessionnaire de la seigneurie des îles Mingan ou de son petit-fils né à Mingan en 1715. (Gauthier Larouche, p. 110)

### TRILOBITES (Baie des)

Anciennement baie Saint-Charles à cause de sa proximité avec l'île du même nom dans l'archipel de Mingan. C'est l'hydrographe Bayfield qui lui donna ce nom à cause de la présence de fossiles en cet endroit. (Gauthier Larouche, p. 119)

### FOSSILE

Formés en milieu marin il y a plus de 425 millions d'années, les roches sédimentaires de la Minganie sont riches en fossiles et facilement visibles sur les affleurements. Au début du siècle, le géologue américain W.H. Twenhofel en a fait un inventaire très complet en récoltant 111 espèces faisant partie des groupes suivants: algues, coraux, bryozoaires, brachiopodes, pélecypodes, échinodermes, ostracodes, trilobites, gastéropodes et céphalopodes.



### SAINTE-GENEVIÈVE (île)

50° 13' 63" 03'

Geneviève Bissot, femme en secondes nocces, de Jacques de Lalande, le concessionnaire associé de Jolliet, serait à l'origine du nom de l'île. (Gauthier Larouche, p. 112)

### SAINTE-GENEVIÈVE (petite île)

50° 15' 63" 05'

Anciennement Île à l'Ancre pour les Blancs et Île aux Cormorans pour les Montagnais. (Gauthier-Larouche, p. 114)

### WRECK (île du) 50° 13' 64" 11'

Le «Clyde» (1857) et le «North Briten (1861) s' y échouèrent. On l'appelle aussi bien Île du Naufrage que l'Île du Wreck, ce mot est pratiquement francisé et prononcé «Rak» pour parler généralement des épaves et des naufrages. (Gauthier Larouche, p. 123)

### ANTICOSTI (île d') 49° 30 63" 00'

Notiskuan (montagnais) : où l'on chasse l'ours

Natigôsteg (micmac) : terre avancée

Anticosti (Basque) : avant-côte

Anciennement nommé Île de l'Assomption par Jacques Cartier.



“Cette fleur aux pétales d'épaves “ (Pierre Perrault)

L'île, d'une longueur de 222 km, de 56 km de largeur km et d'une superficie de 7 953 km<sup>2</sup>, est pourvue de longues battures rocheuses formant un littoral de 520 km. Elle représente 17 fois la superficie de l'île de Montréal. Bien que cette île ne fasse pas partie de l'archipel de Mingan, elle est, par contre, intégrée à la Minganie par sa géologie selon Marie-Victorin.

Tant au niveau géologique que géomorphologique, Anticosti appartient à la Minganie. Il en est ainsi de la flore et de la faune endogènes. Une forêt mixte de conifères et de feuillus couvre l'île parsemée de tourbières, de marécages, de plantes arctiques-alpines et de fruits sauvages. À l'origine, l'île comptait une importante colonie d'ours noirs, de renards, de martres et de loutres. L'introduction de nouvelles espèces animales par Henri Menier, au début du siècle, a radicalement changé la composition faunique de l'île. Les espèces introduites avec succès sont les suivantes : le cerf de Virginie, le castor, l'orignal, le lièvre, le renard argenté d'élevage, la gélinotte huppée et la grenouille-léopard pour combattre les moustiques. Moins chanceux, le wapiti, le bison, le pékan et le renne n'ont pas survécu. La faune ailée (217 espèces), la faune marine, les mammifères marins y abondent.

Le détroit de Jacques-Cartier, grand chenal maritime de quarante kilomètres de largeur, sépare l'île d'Anticosti de l'archipel de Mingan, anciennement appelé le canal du Labrador. Il fut nommé ainsi en 1934 pour souligner le quatrième centenaire du premier voyage du navigateur malouin Jacques Cartier. (Gauthier Larouche, p. 66)

L'île repose sur la plus ancienne formation géologique au monde : le bouclier canadien. Les formations rocheuses, vieilles de 400 à 500 millions d'années, renferment une grande quantité de fossiles. Le sol calcaire de l'île est responsable de l'érosion rapide du relief parsemé de grottes, canyons et de chutes.

### RIVIÈRE VAURÉAL

Cette rivière de l'île d'Anticosti tire son nom d'un lieu de l'Oise en France en souvenir d'une ancienne possession royale dont Henri Menier était jadis propriétaire. À partir de la chute, haute de 76 mètres, se dresse un impressionnant canyon de 3 kilomètres, dont les parois peuvent atteindre plus 90 mètres de hauteur. La partie ouest du canyon renferme plusieurs petites grottes.

## RIVIÈRE OBSERVATION

Sur l'île d'Anticosti, cette rivière se faufile dans un magnifique canyon de 5 km composé de deux branches, est et ouest, qui débutent toutes deux par une chute de 15 à 25 mètres. La gélifraction (action du gel et du dégel) et la dissolution du calcaire sont les deux principaux phénomènes d'érosion de ce canyon apparu après le départ des grands glaciers du Wisconsin, il y a environ 12 000 ans. ([www.toponymie.gouv.qc.ca](http://www.toponymie.gouv.qc.ca))

## RIVIÈRE JUPITER

Le plus important cours d'eau de l'île d'Anticosti (75 km). Cette rivière, renommée pour ses fosses à saumons, s'engouffre dans un canyon qui atteint parfois 100 mètres de profondeur. On croit qu'elle tire son nom d'un navire qui aurait fait naufrage dans une anse à proximité de son embouchure située à 80 km à l'est de Port-Menier.

## VÉGÉTATION

La végétation est influencée par un climat maritime tempéré avec des écarts marqués de température entre l'hiver et l'été et une pluviométrie importante.

La flore de l'archipel est constituée de plus de 500 plantes vasculaires, dont plusieurs sont typiques des îles, d'une centaine de mousses et de lichens ainsi que nombreux champignons et fruits sauvages. Ce qui frappe le botaniste en Minganie, c'est la persistance d'espèces de haute montagne, cordilériennes, les mêmes qui poussent dans les Rocheuses. Seule l'histoire de la géologie peut expliquer ce phénomène. Il faut imaginer que, à l'époque de la dernière glaciation, ces régions ont été épargnées et ont donc conservé leur végétation d'origine. Avec la disparition des glaciers, les plantes du sud, plus envahissantes, ont investi de plus en plus le territoire. Si bien que les îles Mingan représentent le dernier refuge d'une flore ancienne et unique. Les recherches de Marie-Victorin confirmeront ce fait. Il découvrira au moins quatre plantes très rares apparentées à des espèces de l'ouest américain. Ce sont : *Cirsium foliosum* var. *minganense*, *Listeria borealis* et *Botrychium minganense* et le fameux *Cypripedium passerinum* var. *minganense*, orchidée unique à la Minganie. (Couture, p. 70)



## CHICOUTAI ou CHICOUTÉ

Shikuteu « qui mûrit avec la chaleur », nom montagnais de la plaquebière du vieux français « plat-de-bière », nourriture à castor. Ce fruit de la Côte-Nord est une mûre, rouge d'abord et ambre-jaune par la suite, poussant dans les grandes tourbières humides - *rubus chamaemorus*. Sa valeur en vitamine C dépasse de cinq fois celle de l'orange. En général, un seul plant sur onze est porteur de fruit, ce qui rend la cueillette ardue. À la fin de 1950, la Compagnie de la Baie d'Hudson commence à commercialiser la chicouté. On en tire également une liqueur alcoolisée. Dionne, p.25, - Pomerleau, p.345-346

## THÉ DU LABRADOR

Comme son nom l'indique, le thé du Labrador se retrouve dans les parties septentrionales de la forêt boréale circumpolaire, la toundra subarctique et arctique; principalement dans les tourbières et forêts de conifères. L'infusion des feuilles en tisane est largement connue comme breuvage tonifiant.



## CADRE PHYSIQUE

Le paysage des îles Mingan est constitué de la forêt, de la tourbière, de la lande, de la falaise, du littoral et du marais salé.

La forêt coniférienne occupe 80 % de la superficie de l'archipel et est constituée principalement de sapin baumier et d'épinette. La forêt de la Minganie est essentiellement composée d'une sapinière et d'une pessière. La sapinière est une forêt mixte qui suit la côte sur quelques 10 kilomètres de largeur jusqu'à La Tabatière et couvre aussi l'île d'Anticosti. Les essences recensées sont le sapin baumier, le bouleau à papier, l'épinette blanche, le pin gris et blanc, le peuplier faux-tremble tandis que le sorbier, l'érable rouge, l'érable à épis, le peuplier baumier et le frêne noir abondent à l'île d'Anticosti. Tout l'intérieur des terres (arrière-pays) est couvert par la pessière à épinette noire relativement dense au sud du 51<sup>e</sup> parallèle; plus au nord, elle prend alors le nom de taïga et devient plus clairsemée avec un large couvert de mousses, de lichens et de tourbières.



La tourbière couvre environ 10 % de l'ensemble des îles. Elles sont principalement localisées sur les îles à la Chasse, du Havre, Saint-Charles, Niapiskau, Quarry et la Grande île et renferment une grande variété de plantes et de mousses dont la sarracénie pourpre, plante carnivore. C'est un milieu mal drainée où se développe une végétation qui croît en milieu humide et dont les parties mortes s'accumulent d'année après année pour former la tourbe.

La lande confère aux îles un aspect nordique et couvre environ 5 % du territoire. Elle se rencontre aux endroits fortement exposés aux vents, là où la forêt n'a pas réussi à s'installer et est composée de plantes ligneuses (consistance du bois) et de lichens. Ces espèces sont très colorés surtout par les fleurs des différentes groupes d'orchidée.

La falaise constitue un milieu ouvert en perpétuel changement dû aux éboulements et à l'érosion due à l'eau de ruissellement. Sur les corniches, les plate-formes et au travers des éboulis, 15 % des plantes vasculaires des îles s'y sont installées ainsi que du lichen dont le *Xanthoria elegans*, d'une belle couleur orange qui couvre abondamment les rochers.



Le littoral correspond à la zone située entre le niveau des hautes marées et le début de la forêt. Caractérisées par un sol sablo-graveleux, les baies abritent une végétation halophile (7%) qui se plaît dans les milieux salés tandis qu'une bande de terre près de la forêt abrite des fruits sauvages comme la groseille et les fraises. Un chardon rare y a établi domicile, le *circium foliosum* var *minganense*.

## ZOSTÈRE (la)

Une herbe maritime fort répandue sur les rivages de la Minganie. En 1895, La Marine Hay Compagny en commence l'exploitation pour l'industrie du rembourrage. (Frenette, p. 363)

Le marais salé est rare, peu d'îles en possèdent; le principal étant sur l'île Niapiskau et la flore y est plutôt pauvre mais renferme néanmoins quelques variétés intéressantes. On reconnaît ces endroits par la présence de longues flèches de sable qui ferment peu à peu la baie pour en faire un marais. (Grondin, Melançon, p.1 et ss)



La végétation marine est constituée par les grandes algues, qui peuvent être vertes, brunes ou rouges. Les algues vertes, fines (celles qui rendent les roches glissantes) se trouvent sur le littoral et compte 13 espèces. Les algues brunes (31 espèces) sont abondantes dans les zones de marées. Les fucales sont caractérisées par leurs réceptacles gonflés (celles qui éclatent en marchant dessus) et les grandes laminaires (appelé aussi lasagne) peuvent atteindre plusieurs mètres de longueur. Les algues brunes forment le fameux goémon échoué sur les plages et qui sert d'engrais. Les 24 espèces d'algues rouges sont, quant à elles, constamment submergées. (Frenette, 1996 p.53-54)

## FAUNE AILÉE

Les platiers, les falaises, le nombre important de lacs, de baies, de marais avec leur végétation particulière et la présence de la mer réunissent les conditions naturelles essentielles en nourriture et lieux de nidification nécessaires à la survie d'une riche faune ailée. Les espèces indigènes de l'archipel de Mingan sont nombreuses et bien adaptées à leur environnement.

La sauvagine se compose des espèces suivantes : la gélinotte huppée, le huart, le canard noir, le garrot commun, le bec-scie commun, la sarcelle à ailes vertes, la macreuse à bec jaune, le canard kakawi, l'oie blanche, l'outarde, la bernache, le lagopède, le tétras.

Les rapaces : l'autour, le balbuzard, la chouette, le hibou, le grand Duc, le harfang des neiges, l'aigle, le faucon, l'épervier, la buse, le pygargue à tête blanche.

### BALBUZARD (le)

Oiseau en voie de disparition. On peut l'observer à l'embouchure de la Rivière-Saint-Jean. Le balbuzard pêcheur, tête blanche, dos et queue noirs, plane au-dessus de l'eau avant de plonger vers sa proie (poisson) qu'il capture dans ses serres.

### PYGARGUE (le)

Le pygargue à tête blanche se retrouve essentiellement sur l'île d'Anticosti. Ce grand rapace foncé avec tête et queue blanches, ressemble beaucoup à l'aigle royal. Il se nourrit de poissons, d'oiseaux et de mammifères. L'abondance de carcasses de chevreuils à Anticosti l'aide à passer l'hiver sur l'île. Il fait partie des espèces rares et menacées de la Minganie.

### HARFANG (le)

Oiseau de proie arctique, l'harfang descend vers le sud, dans la vallée du Saint-Laurent où il a établi son aire d'hivernage. Durant cette migration, ce rapace à la robe d'un blanc éclatant fréquente la terre ferme et les îles Mingan.



La faune ailée maritime se divise en trois familles principales : les Laridés, les Alcidés et les Anatidés.

### LARIDÉS

L'espèce la plus commune est le goéland argenté et se reconnaît par sa tête blanche, son manteau gris perle et le bout des ailes noires. Le plus gros des Laridés est le goéland à manteau noir. De nature solitaire, on le rencontre souvent en couple sur les îles herbeuses. Le goéland à bec cerclé est plus rare et niche principalement sur l'île du Sanctuaire, refuge protégé géré par le Service canadien de la faune, île appelé aussi calculots des Betchouanes ou île aux perroquets. Le goéland argenté et le goéland à manteau noir sont les plus fréquents en Minganie. Voici ce qu'en pense le naturaliste Henry de Puyjalon en 1894 :



“Tous les goélands sont des bandits de la pire espèce. Le goéland est d'une rare gloutonnerie. Putréfaction ou chair fraîche, il avale tout, il digère tout. Il détruit une quantité énorme de crabes, d'oursins, de homards et même de poissons, surtout d'anguilles, qu'il attrape fort adroitement au milieu des algues, car il ne plonge jamais. Il détruit en outre une quantité considérable de jeune gibier comme les toutes petites moniacs (canard eider). Il remonte aussi les rivières et se rend souvent jusqu'au lacs les plus éloignés. Il est un des principaux agents de la dispersion des poissons dans les eaux douces. Il transporte, collés à ses pattes par des mucosités particulières ou emmagasinés dans son estomac, des oeufs de poissons qu'il dépose ou dégorge. C'est ainsi qu'une multitude de réservoirs séparés de toutes les sources poissonneuses se sont peuplés d'espèces variées. C'est ainsi également, selon toute vraisemblance, que certaines espèces exclusivement marines, comme le hareng et fluviales, comme l'éperlan, se sont acclimatées dans des lacs d'eau douce. Certaines îles comme l'Île Nue de Mingan et quelques pointes comme celles d'Anticosti, en sont complètement couvertes à la saison de la ponte. Les conifères de l'Archipel-de-Mingan sont tellement couverts de ces oiseaux, que l'on est tenté de prendre pour de gros flocons de neige, lorsqu'on les aperçoit du large. Malgré tout, se sont des oiseaux superbes, surtout les manteaux noirs, dont l'envergure atteint quelquefois cinq pieds et demi. N'avoir restreint en rien la destruction du goéland et de ses oeufs délicieux en omelette est l'une des gloires de l'ancienne loi de la chasse, qui hélas ! en compte bien peu “. (Bélanger, p. 76-87)

La famille des Laridés comprend aussi des oiseaux reconnus pour leur beauté et la majesté de leur vol gracieux. La mouette tridactyle, plus petite que le goéland, avec un manteau gris et le bout des ailes d'un noir contrastant niche de façon spectaculaire dans les falaises des îles.



Ressemblant à de grosses hirondelles, les sternes communes surnommées «estarette» par les habitants de la Minganie, se distinguent aisément des goélands et des mouettes par leur profil. La sterne, avec son bec rouge et sa longue queue fourchue, capture des poissons à la surface de l'eau et plonge que très rarement sous l'eau. La sterne arctique retient l'attention par les migrations annuelles extraordinaires qu'elle effectue du nord du Canada pour atteindre son aire d'hivernage en

Antarctique en passant par l'Europe et l'Afrique, soit un voyage aller-retour de plus de 35 000 km.

### ALCIDÉS

Le premier de la série des Alcidés est le gode, du vieux français godez, appelé localement «le petit pingouin». Il est facilement reconnaissable à son gros bec comprimé noir traversé à la pointe par une barre blanche. Il capture



surtout des poissons qu'il poursuit en plongeant à partir de la surface. Cet oiseau fait partie des espèces rares et menacées de la Minganie. Comme le macareux moine, il niche en colonie sur quelques îlots rocheux de l'archipel de Mingan.

Le guillemot noir, que les habitants dénomment «pigeon de mer» se reconnaît par son plumage entièrement noir à l'exception d'une grande tache blanche et des pattes rouges.

Avec son gros bec coloré triangulaire, sa face blanche et ventre blanc, son dos et son collier du cou noir, le macareux moine est certainement l'emblème de la Minganie. Le véritable nom de cet oiseau n'a jamais servi à désigner quelque entité que ce soit en Minganie. Ce furent plutôt les termes locaux comme perroquet de mer ou calculot qui furent employés. - Îles aux Perroquets - Île à Calculot. Certains l'appellent aussi le macareux arctique. Il en reste aujourd'hui que deux colonies, une sur l'île du Sanctuaire et l'autre sur l'île de la Maison. (Gauthier Larouche, p. 96)



## ANATIDÉS

Le principal représentant de cette famille est le canard Eider à duvet appelé Moiac - Moniac - Moyac - Moyacque, sur toute la Côte-Nord, la Minganie et le Labrador. La femelle est brune, le mâle est blanc et noir. Ce canard fait partie de la vie des chasseurs de la Minganie puisque présente toute

l'année dans les parages de l'archipel. Le duvet d'eider sert à isoler certains vêtements d'hiver et sacs de couchage. Un permis spécial est nécessaire pour ramasser le duvet. Malheureusement, la cueillette irrationnelle des oeufs et le braconnage des oiseaux durant la période de nidification ont grandement décimé la colonie. Les eggers, anglicisme désignant les pêcheurs néo-écossais et plusieurs nord-côtiens acadiens pratiquaient la cueillette des oeufs d'oiseaux aquatiques sur les îles de la Minganie, pratique devenue illicite vers 1910. Le pillage des nids des oiseaux aquatiques et le braconnage ont presque décimé complètement les colonies de moiac, de macareux moines et provoqué la complète disparition des Fous de Bassan dans l'archipel Mingan. (Frenette, p. 236)



## FAUNE AQUATIQUE



L'archipel abrite également diverses espèces de mammifères marins, de poissons et de coquillages.

La faune aquatique maritime se compose ainsi : le saumon de l'Atlantique, l'éperlan, la truite de mer, le maquereau, le flétan atlantique, le hareng, le sébaste, la morue, le flétan du Groenland, l'esturgeon, la plie grise, le capelan, le poulamon, l'anguille, l'aiglefin, le thon, le requin, le calmar.

Les mollusques : la moule, l'oursin, le buccin ou bourgot, la mye, le bigorneau, le pétoncle, l'huître, le couteau, la palourde, la coque.

Les crustacés : le crabe, la crevette, le homard et le krill, mot norvégien désignant les larves de crustacés de la famille des zooplanctons.

Le plancton est essentiellement un élément nutritif qui se divise en deux grandes familles : le phytoplancton et le zooplancton. Le phytoplancton est le premier maillon des chaînes alimentaires marines et se compose principalement d'algues microscopiques, les plus petits végétaux de la planète. Formé d'une cellule unique, il se laisse dériver au gré des courants du Saint-Laurent. Le zooplancton regroupe presque tous les poissons, crustacés et mollusques au stade larvaire comme les larves de morue, de capelan et de crustacés. Les larves de crustacés appelées krill, nom donné par les baleiniers norvégiens, offrent une nourriture abondante et fortement concentrée formant des bancs de plusieurs kilomètres de long qui atteignent plus de 100 mètres d'épaisseur; la principale source de nourriture des baleines.

### MAMMIFÈRES MARINS

Le phoque commun, le phoque gris, le phoque du Groenland, le phoque à capuchon, le béluga, le grand rorqual bleu, le rorqual commun, le petit rorqual, le globycéphale noir, le dauphin à flanc blanc, le marsouin commun, le cachalot, sont tous présents autour de l'archipel.



### BALEINE

La chasse à la baleine et les produits dérivés tirés de la chair, de la graisse, des os sont au cœur



de notre histoire. La baleine était très recherchée pour fins commerciales. La graisse de baleine servait de condiments et était utilisée pour les fritures. Le foie et la langue étaient les plus recherchés et se mangeaient rôtis. La chair servait de nourriture pour animaux. L'huile faisait un bon lubrifiant pour les mécanismes horlogers et autres moteurs, en plus de servir d'huile à éclairage domestique et urbain en plus de faire un excellent savon et autres produits dont les rouges à lèvres et autres cosmétiques, la nitroglycérine, les pigments de peintures, les encres à imprimer, les insecticides, les vernis, la cire, l'antigel, huile à transmission, la gélatine. Les os, le cuir et surtout les fanons servent aussi à fabriquer une foule d'objets divers; le pénis de baleine, faisant 5 à 6 pieds, était transformé en sac de golf. Si bien que l'on peut parler jadis d'une ère de la baleine identique à celle aujourd'hui du pétrole, où des empires se sont formés sur son dos. Et ironie de l'histoire, c'est la découverte du pétrole en 1851 qui sauva la baleine de l'extinction complète. Les prix de l'huile de baleine sont à la baisse et les coûts d'exploitation à la hausse. Un à un, les baleiniers seront affectés à d'autres commerces ou tout simplement mis au rancart. Après le déclin (dans le golfe seulement) amorcé en 1720, il faut attendre le début du XIXe siècle pour constater une reprise sous l'impulsion des Loyalistes américains en provenance du port baleinier de Nantucket qui émigrèrent en Gaspésie. Vers 1850, cinq baleiniers gaspésiens sont



en opération entre Tadoussac et Blanc-Sablon. Vers 1900, la Quebec Steam Whaling s'installe sur la Côte-Nord et commence l'exploitation avec un petit vapeur, le Falken, muni d'un canon à charge explosive. Ce sont principalement des Norvégiens qui composent l'équipage tandis que les nord-côtiens travaillent à l'usine de dépeçage et à la fonte de la graisse en huile.

Aujourd'hui, certains pays comme l'Islande et le Japon tentent de contourner le moratoire contre la chasse commerciale de la baleine sous prétexte d'études et recherches scientifiques. Le combat pour la survie des cétacés est loin d'être terminé. Le 17 octobre 2006, l'Islande annonça son intention de reprendre la chasse commerciale de la baleine et quelques jours plus tard, une première baleine est tuée et dépecée. Tout est à recommencer. (Bélanger, p.64)

## BÉLUGA



Contrairement aux autres espèces de baleines, le béluga est le seul qui demeure dans le Saint-Laurent toute l'année. Du russe «Belukka» transcrit par les Français par «Béluga». C'est le «adhothuy» de Jacques Cartier. Les Inuits emploient le mot « Killeluak» tandis que les gens de la côte l'appellent «marsouin blanc» et les Anglais «white whale», alors qu'il s'agit en réalité d'un dauphin blanc, un cétacé grégaire avec un sens social très développé. (Perrault, p. 22)

Son alimentation est très diversifiée mais opportuniste se concentrant sur la proie la plus abondante du moment. Selon les mois de l'année, son menu se compose de morues, de capelans, de harengs, d'éperlans, de crevettes et d'anguilles. A chaque automne, les anguilles du Lac Ontario, fortement contaminées par la bouillabaisse chimique des rejets domestiques et industriels de quelques 6 000 industries et de plus de 60 millions d'individus, descendent le fleuve et se dirigent vers la mer des Sargasses pour s'y reproduire. Il suffit qu'un béluga consomme 88 kilogrammes d'anguilles, moins de 2% de ses besoins alimentaires annuels, au moment où les anguilles traversent les eaux de la Côte-Nord pour expliquer sa mort précoce. Il existe, aujourd'hui, plus de quatre millions de composés chimiques officiellement employés au Canada et aux États-Unis dont 33 000 sont employés couramment. En quelques décennies, ces polluants ont transformé les Grands Lacs en une immense toilette dont les déchets disparaissent dans un grand tuyau d'évacuation appelé fleuve Saint-Laurent, branché directement sur un super égout nommé océan Atlantique. Le système hydrographique Grands Lacs-Saint-Laurent, formé par le retrait d'un glacier il y a 15 000 ans, est devenu en quelques décennies, en l'espace d'à peine trois générations, l'un des régions les plus contaminées de la planète. Le ventre des bélugas en est une preuve irréfutable.

En général, l'autopsie pratiquée par les biologistes confirme la présence de métaux lourds (mercure, cadmium, cobalt, chrome, zinc, cuivres) de plusieurs produits organiques nocifs (des HAP, des BAP, des BPC, du mirex, du DDT) et des pesticides tels que chlordane, lindane et dieldrine. Comme d'habitude, l'étude pathologique du cétacé se lira comme suit: cancer de la vessie, anévrisme du tronc pulmonaire, dermatite, fibrose de la rate, ulcères gastriques perforées ainsi que plusieurs tumeurs malignes. La mère transmet donc par le lait maternel à sa progéniture une contamination telle que le veau devient plus contaminé que la mère puisque ces contaminants, au lieu de s'éliminer, s'accumulent de génération en génération.

Tel que relaté par Placide Vigneau, gardien de phare : « depuis le 10 juillet (1919), une quantité prodigieuse de marsouins blancs longent la côte en descendant près des terres et font un tort considérable pour la pêche; ils chassent tout devant eux, bouette et morue. J'ignore si dans les anciens temps, on en a vu de la sorte. Mais ce dont je suis certain c'est qu'il n'en avait jamais été

vu de puis que cette partie de la côte est habitée par les pêcheurs de la Gaspésie et des Îles de la Madeleine, c'est à dire depuis 1854-55. Le plus curieux c'est de voir la quantité extraordinaire ! Ce n'est pas par douzaines ni par centaines que l'on peut les compter mais par milliers.» (Vigneau, p. 266-267)

Accusé à tort de détruire les bancs de poissons, le béluga fut chassé pendant tout le XIXe siècle (et même bombardé du haut des airs) pour se terminer vers 1979. Reconnu en voie de disparition depuis 1983, le béluga doit faire face à de nouveaux dangers pour sa survie comme le bruit des canons sismiques utilisés pour la prospection du pétrole dans le détroit d'Honguedo, près d'Anticosti. Un bruit tel qu'il peut dérouter les cétacés sinon les rendre sourd. C'est tout le système de repérage et communication des cétacés qui est en jeu : une baleine sourde est une baleine morte.



#### LOUP-MARIN

Les Amérindiens, les Inuit les marins français et les nord-côtiens le chassaient pour la nourriture, l'huile et les peaux. A chaque printemps, depuis des millénaires, la banquise de l'Atlantique nord, qui couvre le Labrador et le golfe Saint-Laurent, sert d'habitat à d'innombrables phoques gris, communs ou du Groenland. Les femelles viennent donner naissance à leurs nouveau-nés, appelés «blanchons», sur les glaces dérivantes. L'arrivée du blanchon sur la banquise en mouvement s'appelle la «mouvée». La mouvée sera grande ou petite selon les années. La chasse traditionnelle se passe sur le débarri, c'est à dire l'amoncellement de glace collé à terre par les vents. Une escouade de quatre à cinq chasseurs côtiers

traîne un canot sur les glaces mouvantes. Le canot sert à traverser les saignées, ces cours d'eau qui apparaissent à travers les glaces. On utilise le gourdin pour écraser le crâne des blanchons. Les chasseurs côtiers reviennent à chaque soir au rivage. Une bonne chasse représente 30 peaux de loups-marins. On est loin des milliers de peaux ramassées quotidiennement par les phoquiers de haute mer terre-neuviens et norvégiens. Pour les chasseurs nord-côtiens, le loup-marin représente la moitié de leur gain annuelle, l'autre étant la morue.

En 1794, le premier bateau en bois armé pour la chasse aux phoques fit son apparition suivi des bateaux à vapeur en 1863. Ce sera le début de l'exploitation commerciale de ce pagophile qui ira en progressant jusqu'au milieu du XXe siècle. Comme toujours l'avarice et l'appât du gain des grands conglomerats phoquiers transformèrent cette chasse traditionnelle en un véritable carnage industrielle. Au fil des ans, le nombre de prises ne cesse de décroître jusqu'à mettre en péril la survie même de l'espèce. Dans les années 60, l'arrivée de l'hélicoptère augmente la pression de chasse sur le troupeau. En 1964, le film de Serge Deyglun sur la chasse au phoque provoque la polémique : la chasse est présentée comme un massacre. Ces images feront le tour du monde. Le mouvement écologiste Green Peace envoie le bateau Sea Shephard perturbé la chasse annuelle des loups-marins. Une campagne médiatique mondiale s'engage contre la chasse. Depuis, c'est l'industrie touristique qui profite de la grande mouvée du golfe. Aujourd'hui, le troupeau de loups-marins se compose ainsi : 5 millions de têtes pour le phoque du Groenland, 600 000 phoques à capuchon, 200 000 phoques gris et 30 000 phoques communs. (Landry, p.47-62 - Chantaine, p. 214-215)

### VACHE MARINE (la)

Nom populaire du morse. Déjà en 1534, Jacques Cartier souligne l'importance des colonies de morses : «les grandes bestz comme grans beuffz» qui fréquentaient alors la Minganie. Sur l'île à la vache marine, aujourd'hui la Grosse île au Marteau de l'archipel de Mingan, les ancêtres racontaient que les morses étaient si nombreux que l'on pouvait les tuer à coup de marteau. La vache marine était connue depuis longtemps en France et en Angleterre; l'ivoire de ses dents était considéré comme l'or blanc des pays nordiques. Sa peau était aussi très résistante et bien sur l'huile tirée des graisses de l'animal ajoutait une valeur intéressante à sa capture. Si bien que les Anglais et Français en premiers et les Américains ensuite décimèrent complètement le troupeau de morses du golfe Saint-Laurent dès 1798. (Landry, p.15-19)

### INSECTES PIQUEURS (les)

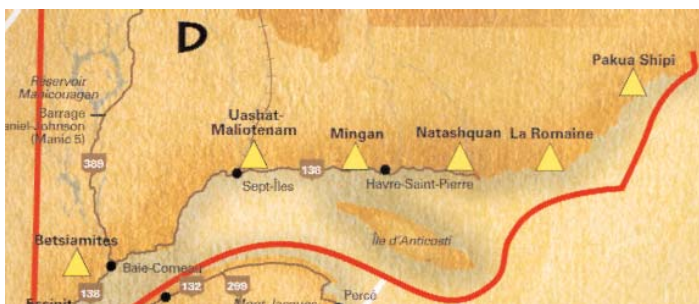
Ils sont là depuis toujours (75 à 100 millions d'années). Ils piquèrent les grands dinosaures. Ils furent témoins de l'essor des oiseaux, puis de l'apparition des mammifères et de l'homme. Ils sont présents sur tous les continents, à l'exception de l'Antarctique. Leurs milieux de vie occupent les espaces ouverts, forestiers et montagneux jusqu'à plus de 4 000 mètres. En 1512, Jean Cabot écrit dans son rapport de voyage : « De leur agressivité semble se dégager leur devise : Nous vous aurons ! »

Les insectes piqueurs au Québec appartiennent à quatre grandes familles de Diptères : 1) les Simulies, dites mouches noires, (60 espèces au Québec) avec des appendices buccaux qui mordent la chair avant d'en aspirer le sang. 2) les Tabanides (40 espèces dont les taons, frappe d'abord, mouches à chevreuil, à orignal ou à cheval) qui infligent à leurs victimes une morsure cinglante. 3) les Cératopogonides (brûlots - 100 espèces au Québec) qui attaquent agressivement en nuée. 4) les Culicides ( 52 espèces dont les moustiques, maringouins) qui piquent à l'aide de leur trompe rigide et perceuse.

Contrairement à la croyance populaire, la femelle ne meurt pas après avoir piqué; gorgée de sang, elle se dirige vers un endroit humide pour compléter le développement de ses oeufs, près de 300 et non pas des milliers comme on le croit. La longévité du maringouin s'échelonne de 1 à 4 semaines. Par contre, le mâle meurt peu de temps après l'accouplement.

Les maringouins, les moustiques et autres «bibittes» font partie de notre culture populaire. Des centaines de récits, de chansons leurs sont consacrés; on dénombre, actuellement au Québec, au moins 14 lacs, 2 étangs, 2 ruisseaux et 1 montagne qui portent le nom de Maringouin; 12 lacs portent le nom de Moustique et plusieurs lacs et ruisseaux s'appellent «bébite» ou «bibite».

Pour se soulager rapidement d'une piqûre douloureuse, on applique du bicarbonate de soude mélangé à de l'eau froide ou un morceau de glace. (Bourassa, p.32 et ss)





## OCCUPATION HUMAINE AUTOCHTONE

### INUIT



Anciennement Esquimau. Inuit est le pluriel (les) de Inuk (un homme). Vers 5 000 ans, une première vague migratrice inuit traverse le détroit de Béring en provenance de Sibérie orientale; une deuxième suivra en l'an 1 000. Ces groupes peupleront graduellement la presque totalité des îles et la bordure nordique du continent américain jusqu'au Groenland. Contrairement aux Amérindiens, il existe encore dans le nord-est de la Sibérie des groupes apparentés aux Inuit nord-américains. Vers 3 000 ans marque l'arrivée des Inuit (Dorsetiens) sur l'ensemble de la côte du Labrador et de Blanc-Sablon à Rivière-Saint-Paul, appelé «Quitzezaqui», la "Grande Rivière". Un refroidissement du climat force les Dorsetiens à migrer le long des côtes à la recherche de nourriture. Ces Inuit ne chassent non seulement les mammifères marins mais aussi le caribou à l'intérieur des terres. La chasse en mer reposait sur cinq espèces: la baleine, le narval, le béluga, le morse et le loup-marin. Les Inuit restaient

le long la côte pour chasser le loup-marin et la baleine dont ils avaient un besoin absolu. La chair crue de loup-marin et de morse leurs était indispensable pour se nourrir eux-mêmes et pour alimenter leurs meutes de chiens; la peau pour confectionner leurs longs kayaks et des bottes étanches, des lanières et des attelages. De la baleine, ils utilisaient, en plus de l'huile et de la chair, les solides ossements dans lesquels ils taillaient des semelles pour les patins de leur traîneau à chiens appelé kramotik, en français, cométique. L'ossature imposante des baleines servait de charpente aux maisons et les fanons étaient utilisés dans la fabrication des filets de pêche et des arcs et flèches.



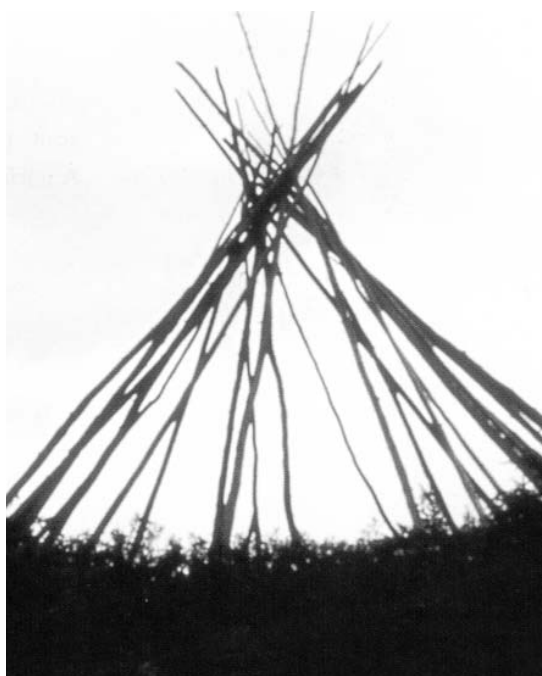


A partir de l'an 1 000, les Dorsetiens sont graduellement remplacés par les Thuléens, ancêtres directs des Inuit actuels et chasseurs de gros mammifères marins tels la baleine et le morse. Ils auraient occupé tout le Labrador établissant des communautés jusqu'à Sept-Îles, d'où l'origine de Pointe-aux-Eskimaux, ancien toponyme de Havre-Saint-Pierre. Avant la venue des Européens, les Inuit étaient maîtres des lieux. Ils défendirent leur territoire avec courage et détermination contre les Indiens jusqu'au jour où les Français, leur tournant le dos, se mirent à vendre des armes et munitions aux Montagnais. Ils furent vaincus en 1640 par les Montagnais à l'Île-aux-Eskimaux en face de Rivière-Saint-Paul. Par deux fois, ils attaquèrent ensuite la garnison de Brador après 1674. Ils furent finalement vaincus à Battle-Harbour en 1757. Chassés du Labrador, ils se replièrent définitivement vers l'Ungava.

L'alliance des Français avec les Montagnais contre les Inuit s'expliquerait par des motifs commerciaux. Tout comme les Montagnais, les Inuit commerçaient avec les Français. Tandis que les Montagnais retournaient à l'intérieur des terres vers leur territoire de chasse, les Inuit eux restaient sur la côte pour chasser le loup-marin et la baleine dont ils avaient un besoin absolu.

Ainsi, pour les Français, l'Indien représentait un collaborateur tandis que l'Inuk se révélait un sérieux compétiteur. Les établissements français ne devaient jouir que deux ans à peine de cette trêve. En 1759, après la conquête, tout sera passé aux mains des puissantes compagnies anglaises (Compagnie du Labrador et de la Baie d'Hudson) qui assumeront pendant près de cent ans un monopole sur tout cet immense territoire. Frenette, p. 77 et ss - Dionne, p. 22-26)

## AMÉRINDIENS (les)



Les Amérindiens actuels sont les descendants de groupes qui parvinrent en Amérique en deux vagues : d'abord il y a environ 12 000 ans et ensuite, 9 000 ans. Ces deux vagues migratrices sont à l'origine de tous les groupes amérindiens qui peuplent l'ensemble de l'Amérique au moment de l'arrivée de Christophe Colomb en 1492. On estime alors la population autochtone à plus de 50 millions de personnes parlant plus de 1 000 langues différentes. Voilà selon l'école américaine d'anthropologie leur théorie sur le sujet. Par contre, des découvertes récentes faites par une équipe française repoussent à près de 40 000 ans, l'arrivée des premiers migrants. Elle tire cette conclusion des peintures rupestres trouvées sur les sites de Pedra Furada au Brésil en 1986 et celles de Monte Verde au Chili, en 1988. Quoi qu'il en soit, il importe ici de retenir que c'est le Jésuite Joseph de Acosta qui formula pour la première fois, en 1529, la théorie de la pénétration en Amérique par le détroit de Béring des chasseurs sibériens.

Migrant de la Sibérie vers l'Alaska, les Ancêtres se retrouvent en milieu de toundra et en quelques siècles atteignent la région de la Prairie et le sud-ouest américains en empruntant soit le couloir du fleuve MacKenzie ou le long de la côte du Pacifique. À partir de là, en quelques siècles ils colonisèrent aussi bien le nord que le sud des Amériques. A cette époque, la Côte-Nord est englacée et n'offre aucun refuge ni à la faune ni aux êtres humains.

Après la fonte du glacier, le climat se réchauffe considérablement au point où New-York jouit d'un climat presque tropical. Vers 10 800 ans, la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-Écosse reçoivent leurs premiers habitants et les groupes subséquents se rendront à Terre-Neuve via le détroit de Cabot en provenance de l'île-du-Cap-Breton. C'est à partir de Terre-Neuve que les migrants atteindront la Basse Côte-Nord, il y a environ 8 500 ans. Une sépulture datant de cette époque fut trouvée à l'Anse-Amour près de Blanc-Sablon. On présume que les Autochtones de l'époque se déplaçaient en pirogue plutôt qu'en canot d'écorce.

Vers 6 000 ans, la portion centrale de la Côte-Nord entre Baie Comeau et Natashquan ne semble pas être occupée contrairement à la Basse Côte-Nord. Entre 6 000 et 4 000 ans, les populations occupant la haute vallée du Saint-Laurent exploitent aussi des régions comme le Saguenay et la Haute Côte-Nord. Pour la première fois, on atteste la présence de chiens accompagnant les chasseurs dans leur voyage.

Vers 3 000 ans, la migration des tribus iroquoiennes de l'Ohio vers la Pennsylvanie et New-York commence. Ces nouveaux venus apportent quelques «us et coutumes» dont la cueillette des végétaux et la fabrication de poterie. À Mingan, des populations locales commencent à exploiter les ressources des estuaires comme la montaison du saumon.

Entre 2 500 et 2 000 ans, tout l'intérieur de la Côte-Nord jusqu'à Blanc Sablon est peuplé par de petites bandes amérindiennes de 300 à 400 personnes regroupées en vingt ou trente familles qui fréquentent la côte occasionnellement. Ce sont davantage les bassins intérieurs des rivières et les lacs qui les intéressent.



Après 2 000 ans commencent à émerger des groupes locaux bien identifiés et apparentés par la langue parlée comme les Algonquiens et les Iroquoiens.

La famille algonquienne comprend les Micmacs (Gaspésie) les Malécites (Bas-St-Laurent), les Abénakis (Centre du Québec), les Naskapis ( Haute Côte-Nord), les Montagnais (Saguenay-Lac-St-Jean-Côte-Nord), les Algonquiens (Abitibi-Témiscamingue), les Cris (Baie-James), les Attikamek (Haute Mauricie) les Outaouais (Gatineau) et les Béothuks (exterminés-Terre-Neuve).

La famille iroquoienne se compose des Mohawks (Lanaudière-Laurentides-Montérégie) et des Hurons-Wendat (Québec-Parc des Laurentides).

La bande constituait l'unité socio-économique dirigée par le chef et le shaman tandis que la tribu - groupe plus considérable de parents - était l'unité politique et occupait un territoire défini et doté d'un conseil des chefs ou sachems.

Vers l'an 1 000 arrivent aussi les Norois ou Vikings, peuple scandinave du Groenland, sur les rives du Labrador et Terre-Neuve. Vers l'an 1 300, les Iroquois adoptent l'horticulture comme principal moyen d'acquisition des ressources alimentaires, facilitée par un réchauffement climatique de toute la vallée du Saint-Laurent. Toute une variété de produits allant du maïs au concombre, melon, courge, citrouille, tabac, poix et fèves de toutes couleurs sont alors cultivés. L'arrivée de l'horticulture a des conséquences socioculturelles importantes. On remarque avec l'arrivée du maïs une forte augmentation de guerres inter-tribales. De tout temps, la chasse et les exploits

guerriers furent les principales sources de prestige des mâles amérindiens. L'épreuve ultime qui permettait à un chasseur de manifester ses talents, son courage consistait à assurer la survie à sa famille durant les rigueurs impitoyables de l'hiver. Puisque maintenant, l'horticulture, domaine réservé aux femmes, permettait de nourrir adéquatement la communauté, les hommes, se sentant menacés par cette nouvelle importance accordée aux femmes et aux travaux de la terre au détriment de la chasse, se tournèrent vers la guerre, seul moyen qu'il leur restait dorénavant pour acquérir du prestige personnel. (Trigger, p.140141)

Les Iroquois seront les premiers à contacter les Européens, dont Jacques Cartier en 1534. Par contre, Champlain sera surpris de voir la complète disparition de la tribu iroquoise de la vallée du Saint-Laurent en 1603. On pense que les Algonquins auraient contraint les Iroquois à migrer vers l'État de New York ou qu'ils auraient simplement migré naturellement vers le sud à la recherche de terres et d'un climat plus propice à l'horticulture. On sait, à cause de la forte densité démographique des villages, que les Iroquois quittaient généralement leurs villages 15 ans après leur établissement.

A cette époque, ce sont principalement les Micmacs de la péninsule gaspésienne qui occupent et exploitent les îles de la Minganie : la cueillette des mollusques et des oeufs des oiseaux migrateurs, la pêche et la chasse des mammifères marins pendant la saison estivale sont les principales activités. Les Micmacs fabriquent alors plusieurs types de canots dont ceux destinés à la navigation en mer. (huit mètres de long et pouvant accueillir plus de douze personnes). Leurs incursions fréquentes en Minganie visent aussi à ravir des femmes et des enfants aux Montagnais pour satisfaire les besoins de main-d'œuvre pour les travaux horticoles. Les raids micmacs et le rapt de femmes abondent dans de nombreuses légendes montagnaises.



Après la venue de Jean Cabot en 1497 sur la côte du Labrador et du Portugais Corte Real en 1501, les pêcheurs bretons, portugais et espagnols sont les premiers à exploiter les bancs de morues dans le détroit de Belle-Isle. Quarante ans plus tard (1530-40) arriveront les chasseurs de baleines basques. Ces deuxièmes contacts (après ceux des Vikings) entre Amérindiens et Européens s'établissent mais cette fois-ci, de manière définitive pour le meilleur et le pire.

#### TROC (le)

Ce système d'échange de marchandise sans l'intermédiaire de la monnaie est la base même de la traite des fourrures entre Européens et Amérindiens. Nous avons tous entendu parlé de l'exploitation économique des Amérindiens dans ce commerce. Mais qu'en est-il vraiment ? Il est difficile de comparer des cultures diamétralement opposées. Il est vrai que les marchands européens ont amassé des fortunes colossales par ce commerce; ce qui rehaussait leur prestige social. En Europe, le prestige social repose principalement sur la possession de biens ou d'argent. Au contraire, dans les sociétés amérindiennes, le prestige tribal repose essentiellement sur la redistribution des gains, des marchandises. C'est pourquoi des anthropologues ont décidé d'analyser le phénomène du troc entre Amérindiens et Européens non pas en fonction des avantages économiques mais en fonction du prestige social que chacun en retirait. Dans les tribus autochtones, la générosité sous toutes ses formes était remarquée et célébrée publiquement, devenant ainsi une importante source de pouvoir et d'influence. Les produits européens étaient redistribués lors de cérémonies d'échange. Le profond désir d'acquérir du prestige constituait le

mobile fondamental des activités économiques amérindiennes. De plus, l'accumulation exagérée de biens européens était incompatible avec le mode de vie nomade basé sur de fréquents déplacements. Une chose est certaine : s'ils cherchaient à obtenir un meilleur prix pour leurs fourrures, ce n'était pas pour se procurer plus de marchandises européennes mais pour réduire les efforts et le travail nécessaire à la satisfaction de leurs besoins; contrairement à l'Européen sédentaire qui, lui, travaillait de plus en plus pour accumuler le plus de richesses possibles donc de prestige. Malgré les énormes différences entre les systèmes économiques européens et amérindiens, les marchands des deux types de sociétés faisaient donc de bonnes et prestigieuses affaires. Sauf que l'État colonial expansionniste, qu'il soit français ou anglais, retirait, lui, son prestige dans l'acquisition de nouveaux territoires et là, la situation ira de mal en pis pour les Amérindiens. (Trigger, p.265-270)

La société indienne n'était aucunement préparée au contact avec les Européens. Ces premières rencontres furent pour l'Indien un choc brutal en découvrant tout à coup un mode sans proportion avec le sien. Habitué à interpréter les phénomènes naturels en termes spirituels, les Amérindiens furent fortement ébranlés dans ce qui était à la base même de toute la structure de leur vie culturelle : sa religion; sûrement, les esprits avaient, chez les Blancs, une puissance infiniment supérieure aux siens au point de saper l'autorité des chefs et des sorciers. A mesure que les relations avec les Blancs se faisaient plus intimes, l'âme indienne se désintégrait un peu plus. Au contact des produits européens (eau-de-vie, fusils etc.) toute la vie indienne fut bouleversée. A chaque fois qu'ils adoptaient un produit européen, les Amérindiens abandonnaient quelque chose de leur culture. Petit à petit, certaines traditions fondamentales sont oubliées amenant le dépérissement physique et moral des communautés. Bien sûr, l'eau-de-vie fit son oeuvre destructrice mais ce n'est qu'un élément parmi beaucoup d'autres dont le plus important est la perte de la compréhension spirituelle de sa situation vis-à-vis ce «Nouveau Monde» ébranlant ainsi les racines-mêmes de tout le système tribal. (Dictionnaire de l'an 1000 à nos jours - Frenette, p.77-118)

### MISSIONNAIRES (les)



Les Récollets et les Jésuites furent les premiers religieux à fréquenter la Moyenne et la Basse Côte-Nord. En 1615, les Récollets débarquent à Québec à la demande de Champlain. Ils travaillent dans un climat de confrontation avec les marchands protestants car ceux-ci offrent aux indiens l'image d'une division religieuse. L'entrée en scène des frères de Caen, marchands protestant de La Rochelle, qui obtiennent le monopole de la traite des fourrures en 1620, accentue l'ampleur du conflit. Les Récollets demandent à Richelieu, ministre responsable des colonies, de révoquer le monopole des frères de Caen. En 1627, il met fin au monopole protestant en créant la Compagnie des Cent-Associés composée de

marchands catholiques. Puisque les Récollets sont farouchement opposés à un mode d'exploitation coloniale reposant essentiellement sur le commerce, ils seront remplacés par les Jésuites qui comprennent que sans ce commerce, il n'y aurait ni présence française en Nouvelle-France, ni mission. Par cette alliance avec les marchands, les Jésuites peuvent infiltrer les communautés amérindiennes éloignées et se servir du commerce des fourrures comme outil de financement de leur mission. De plus, afin de favoriser la conversion des Amérindiens au catholicisme, la Compagnie des Cent-Associés adopte une politique commerciale plus avantageuse pour les baptiser : dorénavant, ils obtiendront plus pour leurs fourrures que les



païens. Mais ce seront surtout les épidémies ( variole, typhus, choléra, grippe, rougeole, rubéole, varicelle, etc.) amenées d'Europe qui favoriseront l'accroissement des baptisés. Sans défense immunologique contre ces nouvelles maladies, les Amérindiens fournissent un grand nombre de malades que les Jésuites peuvent baptiser in extremis. Laissant des milliers de veuves et d'orphelins qui ne peuvent subvenir à leurs besoins, ces épidémies favorisent leur dépendance aux missionnaires pour survivre. Mais surtout, ces maladies contagieuses ébranlent tout le système magico-religieux amérindien et sapent l'autorité des chamans, incapables de démontrer



l'efficacité de leur pouvoir contre ces calamités. Les Jésuites n'hésitent donc pas à clamer haut et fort l'inefficacité des pratiques de guérison traditionnelle : seule la croyance en Dieu pourra sauver les Amérindiens des fléaux qui les exterminent. C'est alors que les anciennes explications du monde basculent, ne pouvant fournir une explication rationnelle à cette série d'événements bouleversants tandis que le discours missionnaire basé sur la mort-délivrance et le salut se révèle bien adapté puisqu'il donne un sens à la souffrance et à la mort.

Dès 1623, Le récollet Gabriel Sagard est le premier missionnaire à donner des renseignements sur les Amérindiens de la côte lors de son voyage à La Romaine et laisse aussi quelques écrits sur l'île d'Anticosti. En 1634, le jésuite Paul Le Jeune passa l'hiver avec les Montagnais. À la suite de ces premiers missionnaires, les Pères Oblats de Marie-Immaculée prennent le relais de l'évangélisation au péril de leur vie comme Pierre-Clément Parent qui se noie dans la rivière Natashquan.

Les pères Charles Arnaud et Louis Babel parcourent inlassablement le territoire côtier et aussi la Haute Côte-Nord afin d'améliorer les conditions de vie des communautés amérindiennes et participent à l'établissement des premiers villages acadiens sur la côte. Le père Alexis Joveneau, pendant plus de quarante ans, exercera son ministère à La Romaine. Grâce à son apprentissage de la langue montagnaise, ce sympathique missionnaire laissera des écrits fort bien documentés sur la communauté. Les pères Lionel Scheffer et Gabriel Dionne interviennent à maintes reprises pour assurer le développement socio-économique de la Côte-Nord en plus de créer le premier organisme de concertation et de développement de la région. Lionel Scheffer sera nommé premier vicaire apostolique du Labrador et donnera son nom à la ville de Schefferville. Mgr René Bélanger, l'historien de la côte, nous laissera des documents tout à fait inédits entre autres sur la présence des baleiniers basques dans le golfe. Il fonde en 1947 la Société historique de la Côte-Nord. Le père Labrie, prêtre-colonisateur à La Tabatière, premier vicaire apostolique du Golfe-Saint-Laurent, deviendra le premier évêque issu de la Côte-Nord.

En 1902, en France, plusieurs congrégations religieuses se voient obligées de quitter leur pays à la suite de la loi Combes qui leur interdit d'enseigner. C'est ainsi que les pères Eudistes arrivent au Québec en 1903 et s'installent sur la côte. Ils deviendront les chefs de file, dont Louis Garnier, pour la construction des écoles, des hôpitaux, des églises, des quais et des routes et travailleront en concert avec la population à l'amélioration des conditions de vie des pêcheurs, des travailleurs forestiers et des mineurs. (Beaulieu, p.44-50 et 118-123 - Lambert, p. 22-28)

## INNU



Bonjour se dit «KUEI-KUEI» en langue innue.

Regroupement des Montagnais et des Naskapis donc des tribus suivantes : Betsiamites, Papinachois, Ouchestigouek, Ounescapis, Oumamiois. Géographiquement, les Betsiamites vivent sur le bassin de la rivière Betsiamites, les Papinachois sur les bassins des rivières aux Outardes et Manicouagan, les Ouchestigouek et les Ounescapis sur les bassins intérieurs de l'Ungava et du Labrador, les Oumamiois sur les bassins de la rivière Moisie, de La Romaine, de la Natashquan, de l'Olomane et de la Petit-Mécatina. Les Naskapis désignent toutes les tribus amérindiennes de l'intérieur des terres de la Haute Côte-



Nord du Québec par opposition aux Amérindiens du littoral nord du Saint-Laurent désignés par les Montagnais. Cette désignation (Montagnais) est attribuée à Champlain qui la tiendrait peut-être des Basques, parmi les premiers Européens à avoir échangé avec les populations locales, qui ont identifié trois groupes autochtones : les «Esquimaos» (Inuit), les «Montanèses» (Montagnais) et les «Canalèses» (Iroquois). A partir de Champlain, les Montagnais désignent toutes les tribus vivant sur la côte entre Québec-Tadoussac-Sept-Îles-St-Augustin.

Au nombre de 14 300, les Innus représentent la nation amérindienne la plus populeuse du Québec et 70% d'entre eux vivent dans les réserves de la Côte-Nord. Les communautés innues sont :

### ESSIPIT (communauté de)



Essipit - rivière aux coquillages. (Les Escoumins) À 40 km au nord-est de Tadoussac, en bordure du Saint-Laurent et enclavée dans la municipalité des Escoumins, la communauté innue (382 personnes dont 200 hors réserve) couvre une superficie de 86 hectares. Très dynamique, la communauté a développé une expertise importante en récréotourisme par le biais de ses 5 pourvoiries, ses croisières aux baleines, ses nombreux chalets et sites de camping.

### EKUANITSHIT (communauté de)

Ekuanitshit (Mingan) - là où quelque chose est échoué. Située à 28 km à l'ouest de Havre-Saint-Pierre, la communauté innue (463 personnes) couvre une superficie de 18 km carré. En face se dessine le paysage maritime des îles Mingan. Important poste de traite au début de la colonie, les Innus de Ekuanitshit (Mingan) pratiquent toujours la chasse, la pêche et la trappe sur leur pourvoirie.



### MATIMEKOSH (communauté de)



Matimekosh - petit poisson ou petite rivière. - (Shefferville). Située à 520 km au nord de Sept-Îles, près de Sherfferville, la communauté innue (1 400 personnes) est composée de Montagnais et de Naskapis (communauté de Kawawachikamach - rivière sinueuse) et se divise en deux territoires, soit celui de Matimekosh, au bord du lac Pearce, d'une superficie de 68 hectares et celui du Lac-John, d'une superficie de 23 hectares. La communauté n'est accessible que par avion ou par train. Autre trait distinctif, la communauté de Kawawachikamach, d'origine Naskapi, est la seule communauté de cette nation dans tout le Canada et la chasse au caribou reste une activité communautaire.

### MASHTEUIATSH (communauté de)



Appelée autrefois Ouiatchouan, Pointe Bleue, aujourd'hui Mashteuiatsh - là où il y a une pointe - est la seule communauté innue du Québec en dehors de la Côte-Nord. Les Montagnais du Lac-Saint-Jean (Pekuakamiulnuatsh, 4 555 personnes dont 2 595 hors réserve) vivent sur un territoire de 15 km carré entouré de la ville de Roberval et de la municipalité de Saint-Prime.

### NUTUKUAN (communauté de)

Nutukuan - là où l'on chasse l'ours. (Natashquan). Située à 336 km à l'est de Sept-Îles, sur les rives du Saint-Laurent, la communauté (819 personnes) possède un territoire de 21 hectares enclavé dans celui de la municipalité de Natashquan et accessible par la route 138. Les principales activités économiques sont liées à la pourvoirie, à la pêche commerciale et à la construction. Depuis l'ouverture de la route 138 en 1996, l'activité touristique est en croissance.



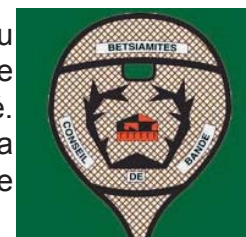
### PAKUA SHIPI (communauté de)



Pakua Shipi - rivière sèche. (Saint-Augustin). Située à 550 km au nord-est de Sept-Îles, sur la rive ouest de la rivière Saint-Augustin, près de l'embouchure du Saint-Laurent, Pakua Shipi (259 personnes) est la plus éloignée des communautés innues de la Minganie et n'est accessible que par avion ou en bateau. Les activités traditionnelles de chasse et pêche sont plus importantes que toutes autres.

### PESSAMIT (communauté de)

Pessamit - là où l'on trouve la lamproie. (Betsiamites). Située en bordure du Saint-Laurent à 54 km au sud-ouest de Baie-Comeau, la communauté innue (Betsiamites - 3 147 personnes) couvre une superficie de 255 km carré. Autrefois, à cet endroit, avait lieu le plus grand rassemblement des Innus de la côte lors de la pêche au saumon et la chasse aux loups-marins près de la rivière Papinachois - rivière des gens rieurs.



### UASHAT - MALIOTENAM (communauté de)



Uashat - la baie, Maliotenam - village de Marie. (Sept-Îles). Enclavée dans la ville de Sept-Îles, à la limite ouest, la communauté de Uashat couvre une superficie de 1,08 km carré tandis que Maliotenam, située à 16 km à l'est de Sept-Îles, s'étend sur 5,02 km carré. Les deux communautés (3 180 personnes) possèdent des services sociaux et culturels bien adaptés. Son musée met en évidence la culture innue de la région.

### UNAMEN SHIPU (communauté de)

Unamen Shipu - rivière de la couleur. (La Romaine). La communauté (913 personnes) de Unamen Shipu est située à 400 km au nord-est de Sept-Îles, sur la rive nord du golfe Saint-Laurent. Accessible que par bateau ou avion, elle couvre une superficie de 40 hectares. La communauté gère une pourvoirie de chasse et pêche.





## NOMADISME



Dès les origines, deux groupes distincts occupent le territoire de la Minganie : ce sont les Montagnais de la forêt et les Montagnais de la mer. En réalité, tous fréquentent à la fois la forêt et le fleuve mais dans des proportions inverses. Les Montagnais de la mer restent sur la côte de septembre à avril et chassent le loup-marin dans des baies libres de glace. En tout temps, ils peuvent ainsi échanger les peaux et l'huile contre de la nourriture dans les postes de traite. Il leur arrive parfois dans

le cas d'une chasse peu fructueuse de se rabattre sur la chasse d'hiver aux gros gibiers en forêt. Que se soient l'habitation, les méthodes de transport, l'outillage, les pièges, tout était adapté à la culture nomade des Amérindiens. On a peine à imaginer toute la logistique nécessaire au déplacement nomade, ce sont de véritables artistes du transport adapté à l'environnement. Bref, la simplicité volontaire existe depuis longtemps; bien avant la philosophie actuellement moderne. Avant leur complète sédentarisation, le cycle annuel des nomades montagnais de la forêt était marqué par sept grands déplacements :

1) La montée vers l'intérieur des terres jusqu'à la rivière Churchill s'effectuait à partir de la mi-août jusqu'à la fin septembre. Les familles campent sur des sites qu'ils ont l'habitude d'occuper. Les embranchements de rivière marquent la division des voyageurs en petits groupes, généralement par familles, et constituent le territoire de chasse ancestrale qui leur est dévolu. Petits gibiers, poissons et gros gibiers sont capturés et font surtout l'objet de réserves laissées dans des caches pour les saisons à venir.

2) La chasse d'automne se fait à partir d'un camp de base où les lignes de trappage sont installées après une tournée de reconnaissance du territoire.

3) La descente vers la côte s'effectue vers la mi-décembre pour certaines familles, d'autres préférant demeurer à l'intérieur des terres. Avec l'arrivée des Européens, en effet, des familles décident de retourner rapidement vers les postes de traite pour échanger des fourrures contre de la nourriture avant les froids d'hiver.



4) La chasse d'hiver se fait à partir d'un camp de base bien abrité des vents et où le bois de chauffage est abondant. En janvier et février, les hommes délaissent la trappe pour se concentrer sur la chasse aux gros gibiers alors ralentis par la couverture de neige. À la mi-février, le trappage des animaux à fourrures reprend de façon plus intensive.

5) La chasse d'hiver-printemps marque le début du retour vers la côte où les familles s'arrêtent environ une semaine à différents camps de chasse différents de ceux de la chasse d'automne.

6) La chasse de printemps a lieu à moins de 40 km du littoral de la mi-mai à la mi-juin. C'est le temps des captures de sauvagines et des oeufs, du poisson d'eau douce, du porc-épic, de l'ours.

7) Les activités estivales ont lieu sur la côte entre la mi-juin et la mi-août. On profite de cette période pour fabriquer de nouveaux canots, réparer les pièges, chasser le loup-marin et pêcher le saumon, C'est le temps des mariages et des alliances entre différentes communautés.

Pour comprendre ce qui arrive aujourd'hui à la population innue, il faut savoir que les compagnies



de traite sont allées ouvrir des avant-postes de traite à l'intérieur des terres, là où vivaient les Montagnais, hommes de la forêt. L'opération des avant-postes fit passer les populations autochtones d'une économie de chasse à une économie de trappe, c'est-à-dire d'une économie d'autosubsistance à une économie de marché. Les problèmes commencèrent lorsque les compagnies, sous prétexte de rentabiliser leurs opérations, décidèrent de déménager ces postes de traite en bordure du Saint-Laurent. Habités aux marchandages créant ainsi une dépendance économique, les Montagnais durent se résigner à abandonner la forêt pour se retrouver sur le bord de la mer. Certains anthropologues n'hésitent pas à employer l'expression «déportation des Montagnais» pour décrire ce phénomène. Un vaste mouvement de sédentarisation se mit en branle afin d'extirper le virus du nomadisme de ces populations.

Les Églises et les gouvernements virent l'occasion rêvée d'en faire des cultivateurs et ainsi accéder au «paradis de la civilisation occidentale».

« Le nomadisme est le malheur de cette nation; je crois qu'ils sont descendus de Caïn ou de quelque autre errant comme lui.» Paul Lejeune, relations de 1637.

Le passage des tentes aux maisons ainsi que l'obligation de la fréquentation scolaire de septembre à juin pour les enfants amérindiens sont des facteurs déterminants et décisifs dans l'acculturation des communautés innues. L'épuisement rapide du territoire de chasse et pêche, le «clubbage» des rivières à saumons ont contraint ceux-ci à commercialiser leur artisanat et à dépendre de l'assistance directe du gouvernement canadien. L'acculturation des Innus se mesure par la différence entre la forêt et la réserve. (Plourde, p.25-26)

### RÉDUCTIONS (les)

Les réductions sont des enclaves territoriales où les Autochtones, convertis au Catholicisme, peuvent s'installer à côté ou parmi les colons français. La réduction est un projet des missionnaires jésuites pour convertir et assujettir les communautés amérindiennes. Les réductions sont créées au Paraguay par les Jésuites et proposent un mode de colonisation permettant l'exploitation des ressources du Paraguay tout en assurant l'évangélisation de ses habitants : les Guaranis, nation la plus peuplée du Paraguay. Cela impliquait qu'il fallait réduire la liberté du «Sauvage» pour le dompter et le mener à la civilisation chrétienne. La réduction de l'espace physique n'est que le prélude à leur réduction aux valeurs chrétiennes par la pratique religieuse pieuse et au renoncement à toute coutume autochtone contraire aux règles de l'Église. Ce modèle d'évangélisation des Autochtones d'Amérique du Sud sera repris par les Jésuites en Nouvelle-France, le but : transformer les nomades en parfaits néo-Français auxquels on accorderait protection. Les réductions s'inscrivent donc dans le processus politique de tout État colonial expansionniste. Les Jésuites créeront ainsi 5 réductions pour 5 nations amérindiennes : les Algonquins, les Montagnais, les Hurons, les Iroquois et les Abénaquis. Les réductions sont donc les ancêtres directs des réserves amérindiennes que l'on connaît aujourd'hui; les réductions donnant priorité au salut des âmes sous le Régime français et les réserves, sous le Régime anglais, donnant préséance aux intérêts économiques coloniaux. Autre différence notable : même si les réductions visaient à dévaloriser la culture des Premières Nations, les dirigeants de la Nouvelle-France considéraient les Amérindiens convertis dignes de vivre en société avec les Français tandis que la mise en «réserves» des Autochtones par les Anglais s'inscrivait dans une politique ségrégationniste coloniale. (Jetten, p.9-25 et 148)

### RÉSERVES (les)

En 1850 et 1851, le parlement du Canada-Uni adopte deux lois qui jettent les bases de nouvelles réserves au Bas-Canada. Désormais, le gouvernement a le pouvoir d'administrer les terres

amérindiennes en leur nom. Les titres aborigènes ne seront jamais officiellement supprimés, mais les terres et les sommes allouées à partir de 1851 (\$4 000 par année) se veulent une forme de dédommagement. Il est toutefois précisé que la plus grande partie de cette somme doit servir à sédentariser les Amérindiens et non pas subvenir à leur besoin immédiat. (Frenette, p.334)

### AGENT DES SAUVAGES (l')

Ainsi était nommé à l'époque, l'agent des Affaires indiennes. Louis F. Boucher fut le premier nommé à ce poste en 1879. Son mandat découle de la loi sur les Indiens votée en 1876 pour acheminer tranquillement les Indiens vers la civilisation. Avec cette loi, les Indiens sont considérés comme mineurs et le gouvernement du Canada devient leur tuteur. A chaque été, l'agent effectue la tournée des bandes amérindiennes et distribue l'aide alimentaire (farine, huile etc.), l'aide matériel (vêtement, articles de chasse et pêche). Ainsi se met en place la structure administrative qui encadrera les Montagnais pendant un siècle. N'étant pas considérés comme des citoyens responsables, ceux-ci n'ont pas droit de vote et bénéficient de certaines exemptions fiscales. Résultat : la situation économique des Montagnais est dans une impasse. Les rivières à saumon sont entre les mains des étrangers et la question de la subsistance est loin d'être réglée par les secours gouvernementaux. Cette dégradation économique accélère la dépendance à l'alcool des Montagnais, victime d'un important trafic de spiritueux sur les réserves. Malgré la répression contre les trafiquants et les consommateurs, l'alcool demeurera toujours au cœur des préoccupations sociales des bandes amérindiennes. Devant la dégradation de la situation, on commence à parler de compensation, c'est ainsi que la notion d'argent indien (innu-shuniau en montagnais) apparaît dans le discours de revendications. Selon les Montagnais, cet argent provient des revenus que les gouvernements retirent depuis plusieurs années de l'exploitation de leur territoire ancestral. Par conséquent, il est normal qu'il serve à financer des services sociaux. Après la deuxième guerre mondiale, la révision des politiques du Ministère des Affaires indiennes se traduira par l'accès général à l'éducation primaire, par le versement d'allocations familiales. Par contre, pour recevoir cette aide, les Montagnais devront accepter l'obligation sine qua non de se sédentariser définitivement dans les réserves. À partir de 1970, le processus de sédentarisation est achevé, les réserves constituant des communautés bien établies. (Frenette, p.352-356)

Les seules institutions autochtones reconnues par le gouvernement fédéral jusqu'en 1960 sont les Conseils de bande, élus à tous les deux ans et dotés de pouvoirs très limités. En novembre 1975, 11 bandes amérindiennes se regroupent pour former le premier organisme permanent, le Conseil Attikamek-Montagnais qui prépare les dossiers de revendications territoriales, toujours d'actualité. Dissous en 1994, ce Conseil est remplacé par le Conseil national Attikamek, le Conseil tribal Manuitum et le Conseil tribal Mamit Innuat. (Frenette, p. 122-125, 544)

### OCCUPATION EUROPÉENNE

#### VIKINGS (les)

Un des plus intéressants travaux géographiques qui ait vu le jour au sujet des découvertes des Scandinaves en Amériques est bien celui de M.P. Stensby, professeur de géographie à l'Université de Copenhague, travail publié en 1918. Voici la route suivie par l'expédition viking partie du sud du Groenland et dirigée par Thorfinn Karlsefni en l'an 1000, telle qu'interprétée par M. Stensby.

Cette expédition aurait tout d'abord remonté à une grande distance la côte occidentale du Groenland puis elle aurait côtoyé le Labrador jusqu'au détroit de Belle-Isle (région appelée Helluland) où elle serait entrée dans le Golfe Saint-Laurent en longeant la Côte-Nord (appelée Furdstrand) jusqu'à la Pointe-aux-Vaches près de Tadoussac que Karlsefni désigna sous le nom

de Kjalarnes. De cet endroit, il remonta le fleuve Saint-Laurent (appelé Straumfjord) et atteignit et hiverna à l'île-aux-Lièvres (appelée Straumey). En continuant de remonter le Straumfjord, l'expédition viking aurait enfin atteint Montmagny (appelé Hop désignant le petit bassin à l'embouchure de la Rivière-du-Sud). D'après Stensby, le fameux pays de Vinland (le plus occidental des pays découverts par les Vikings) ne serait nul autre que la région sud du fleuve, aux environs de Montmagny. (Potvin, p.167)

Cependant, selon les données historiquement reconnues, les Vikings (Norrois) sont partis de Scandinavie au IX<sup>e</sup> siècle vers L'Islande et le Groenland et ont par la suite poursuivi leurs explorations vers l'Ouest pour atteindre la côte du Labrador et l'Île de Terre-Neuve. Pour l'instant et jusqu'à preuve du contraire, le Helluland serait la Terre de Baffin et le Markland, le Labrador. La Terre de Baffin fournissait l'oiseau le plus prisé pour la fauconnerie, c'est à dire le faucon blanc tandis que le Labrador fournissait le bois dont ils avaient besoin. Vinland serait situé à l'Anse-aux-Meadows (Terre-Neuve) où Leif Eriksson, fils du célèbre Eric le Rouge, aurait fondé une petite colonie de commerce appelée Leifsbudir. Son fils, le premier Viking né en Amérique, s'appelait Snorri. Les Vikings de l'Anse-aux-Meadows seraient ainsi les premiers européens à fouler le sol de l'Amérique et à établir des contacts avec les Amérindiens et les Inuit. Les légendes scandinaves, appelées «saga», font en effet mention d'individus nommés «Skraelings» qu'on associe généralement aux Autochtones du Nouveau-Monde. L'hostilité des Inuit envers les Vikings poussèrent ces derniers à abandonner leur essai de colonisation à Vinland. Dictionnaire de l'an 1000 à nos jours, p.18-19. (Frenette, p. 115)

#### BASQUES (les)



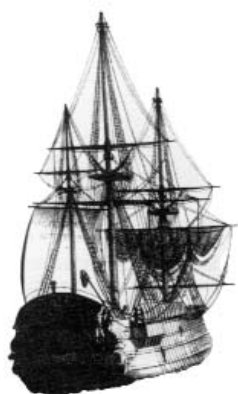
Certains historiens pensent que les Basques, après les Vikings auraient eux aussi «découvert» l'Amérique avant Christophe Colomb et aurait gardé secret cette découverte voulant protéger leur monopole de pêche à la morue et de chasse à la baleine. Entre le XII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle, les Basques pratiquaient la chasse à la baleine le long de la côte entre Bayonne et Bilbao. Biarritz en sera pendant trois siècles le plus important port des baleiniers basques. Encouragés par leurs succès et l'augmentation de l'offre et de la demande, les Basques commencèrent à poursuivre les baleines en haute mer. Ils voguèrent ainsi vers le nord en remontant les côtes de l'Europe pour atteindre l'Islande en 1412 (Ruspoli). En contact avec les insulaires vikings et

leurs sagas, ils apprirent sûrement l'existence d'une terre mythique, Vinland où les baleines allaient se réfugier. De l'Islande à l'Amérique il n'y qu'un pas franchissable pour ces marins aguerris.

Les marins basques n'étaient ni des explorateurs au service de l'État, ni des colonisateurs mais des pêcheurs engagés dans une activité commerciale d'où l'importance de garder le secret sur les routes maritimes prospères. (Proulx, 1986)

Vers 1526, plusieurs douzaines de navires quittent le Pays basque pour aller chasser les baleines dans le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent au moment de leur migration entre juin et août. Sur la côte du Labrador et Terre neuve, vers le détroit de Belle-Isle, les archéologues ont mis à jour des vestiges démontrant la présence des fours basques pour le traitement de l'huile de la «ballaine». Poursuivant leur exploration de la côte nord du Saint-Laurent, les Basques venaient chasser la baleine dans les eaux de l'archipel Mingan, dès 1550. Le comte de Puyjalon nota, à la fin du XIX<sup>e</sup>

siècle, dans son journal, les structures de maçonnerie tandis que des fouilles archéologiques entreprises par René Lévesque dans les années 1970 confirmèrent l'utilisation d'un four à l'île Nue et à l'île du Havre de Mingan par les Basques. L'île aux Basques sur la rive sud du grand fleuve devint entre 1580 et 1860 le plus important centre de traitement d'huile de baleine et de loup-marin. L'île aux Basques sur la rive sud formait, avec Les Escoumins et Tadoussac à l'embouchure du Saguenay sur la côte nord, le triangle maritime de chasse à la baleine le plus prolifique à l'intérieur des côtes canadiennes.



Alors que les Normands, les Bretons et les Rochelois avaient des vaisseaux de 50 à 100 tonneaux, les Basques utilisaient des caravelles de 200 à 400 tonneaux montées par des équipages de 40 à 70 hommes. À son bord, entre trois et six chaloupes de pêche (morue) ou baleinières de vingt ou trente pieds de longueur, à fond plat et à bords évasés, servaient au travail de l'équipage. La technique ancestrale qu'ils ont développée a perduré jusqu'en 1980. Une fois, le cétacé repéré, la baleinière, 8m,30c de long par 1m,80c de large et son équipage : cinq rameurs, un timonier et un harponneur, se dirige à voile vers la proie. À 200 mètres de l'animal, on abaisse la voile et les rameurs prennent la relève jusqu'à ce que le harponneur puisse s'exécuter. Après le premier coup qui transperce le poumon, un deuxième harpon est lancé avec une bouée qui ralentit la plongée et fatigue l'animal. A chaque remontée, la baleine est frappée de nouveau avec des dards et des javelots jusqu'à mort s'ensuive. Ramenée à terre, la baleine est dépecée et le lard placé dans un four où l'on recueille la graisse fondue puis on la coule dans un tamis fin et l'on met l'huile en barriques. (Bélanger, 1971)

En plus de construire des fourneaux pour la préparation de l'huile, ils y dressaient des échafauds pour le séchage de la morue par exposition au soleil. Les Basques sont parmi les premiers à échanger des produits manufacturés en retour de fourrures que réclamaient de plus en plus les chapeliers français. Pour ce faire, ils transportent d'Europe des centaines d'objets en métal : couteaux, haches, marmites mais aussi perles de verre et vêtements. Au début, les Basques traitaient cordialement avec les Esquimaux. Mais en 1610, l'enlèvement de la femme d'un chef esquimau, comme pour la guerre de Troie, mit le feu aux poudres. Pendant tout le siècle, les Basques durent se protéger et armer les navires contre l'incursion des Esquimaux. Par contre, les relations restèrent amicales avec les Amérindiens quoique le Père Lejeune rapporte qu'un jeune Basque fut mangé par ces derniers durant une famine. Ensuite vers 1636, la guerre entre l'Espagne et la France amène la réquisition des navires et des équipages basques. Les Hollandais en profitent pour engager des Basques pour apprendre l'art de chasser la baleine. En quelques années seulement la puissante Noordsche Companie d'Hollande détient le monopole de la chasse au Groenland et au Spitsberg. Amsterdam devient le plus important marché européen d'huile et de fanons de baleines.

En 1685, le Pays basque ne compte plus que 721 marins d'expérience, l'effectif de 18 navires seulement. Sur la Côte-Nord, les Basques ont fréquenté Les Escoumins, Tadoussac, Bon Désir, Sept-Îles, Longue-Pointe de Mingan, île Nue de Mingan, île du Havre de Mingan, Brador. Ensuite vers 1700, la majorité des Basques et autres baleiniers délaissent le golfe Saint-Laurent et suivent les troupeaux de baleines maintenant concentrés au Groenland. (Frenette, p.118-120 1996; Bélanger, p. 17 et ss,1971). Par la suite, les baleiniers suivirent les routes tracées par les baleines dans leur périple migratoire, ce qui fit dire à Yvan T Sanderson : en suivant la baleine, les Occidentaux ont découvert et conquis la planète.



## RÉGIME FRANÇAIS



Il est important ici de faire une mise au point historique. En 1497, Jean Cabot fréquente le continent américain et prend possession du territoire au nom de l'Angleterre et de Venise. Par contre, aucun établissement ne fut construit. Première revendication territoriale donc premier acte guerrier européen au Canada car on s'approprie alors un territoire déjà habité depuis plusieurs siècles. Par la suite un explorateur portugais «découvre» le Labrador, João Fernandes fréquenta la région vers 1500. On lui doit le toponyme de Labrador. Labrador viendrait du surnom attribué à ce navigateur portugais dit Ilavrador (le laboureur), Au début, Labrador désignait les terres du Groenland pour s'appliquer ensuite au terres du continent américain; Terra Dellabrador en 1566. [www.toponymie.gouv.qc.ca](http://www.toponymie.gouv.qc.ca)

Vers 1510 arrivent les pêcheurs bretons, portugais et espagnols et fondent des villages comme Brador, Port-de-Brest, Blanc-Sablon etc. Ensuite se pointent dans le golfe Saint-Laurent, les baleiniers basques vers 1526 et finalement Jacques Cartier «découvre» le Canada en 1534.

Il appert que Jacques Cartier fréquenta le golfe du Saint-Laurent bien avant 1534 comme pêcheur et connaissait déjà l'existence de quelques villages, principalement Port-de-Brest fondé par des marins bretons. Du Cap de Bonavista près de Terre-Neuve jusqu'à Port-de-Brest, la côte lui est familière. Il importe donc de distinguer les pêcheurs des explorateurs. En effet, les pays européens tels la France, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre et la Hollande désiraient découvrir une voie d'accès en Asie et ses richesses. Les explorateurs mandatés par ces pays avaient pour mission de découvrir de tels passages et de prendre possession des terres nouvellement découvertes. Entre 1497 et 1600, on dénombre au moins une vingtaine de missions d'exploration vers la côte de Terre-Neuve et la Terre de Baffin. Ce n'est donc qu'en 1534 que Jacques Cartier est nommé explorateur et mandaté à cet effet de revendiquer au nom du roi de France les terres qu'il fréquente. De tous, Jacques Cartier est le seul à s'aventurer à l'intérieur du golfe et à pousser son exploration à l'intérieur du continent, contrairement à Cabot. Et le plus important, il s'emploie à nommer le pays.

### PORT-SAINT-SERVAN (lieu-dit)

Aujourd'hui Baie-des-Rochers près de La Tabatière. D'une importance historique considérable puisque c'est à cet endroit que Jacques Cartier planta la première croix au Canada le 12 juin 1534 et ensuite à Gaspé le 24 juillet 1534. De plus ce même jour du 12 juin, le "découvreur du Canada" rencontre un autre voilier français venu de La Rochelle dans la baie de Napetipi "passé outre le Port-de-Brest". Ils firent route ensemble vers un lieu que Cartier décrit comme un des meilleurs ports au monde et qui fut nommé Port-de-Jacques-Cartier. Saint-Servan est un toponyme emprunté à un village fondé au Moyen-Âge et situé dans la région natale de Jacques Cartier. (Dionne, p.15-16 - [www.toponymie.gouv.qc.ca](http://www.toponymie.gouv.qc.ca))

Par contre, la présence des pêcheurs européens dans le golfe du Saint-Laurent dénote une activité strictement économique reliée à la demande croissante en poissons sur les marchés. Si rivalités il y a, ce n'est que pour l'exploitation des bancs de poissons et non pour la possession du territoire. C'est ainsi que Cartier, qui se croyait le premier à naviguer à l'intérieur du golfe, fit la rencontre surprenante à Natashquan d'un pêcheur naufragé français nommé Thiennot devenu chef indien et qui lui donna de précieux conseils sur la route à suivre. Ce Thiennot était en fait un jeune pêcheur français recueilli par les Indiens à la suite d'un naufrage où tous ses compagnons périrent. Il décida de vivre avec eux et devint leur chef. Il confia donc de précieux renseignements à Cartier, le "découvreur du Canada", qui en souvenir de cette rencontre, nomma Thiennot le cap

où ils se rencontrèrent. (Cap Thiennot ou Pointe de Natashquan). (Santerre, p.91)

En ce qui concerne spécifiquement les îles Mingan, le commerce des fourrures inaugure l'ère des prises de possessions françaises. Une lettre de Louis XIV au gouverneur Frontenac datée du 30 avril 1680 ratifie officiellement la concession de l'archipel de Mingan à Louis Jolliet et Jacques de Lalande devenant ainsi les seigneurs des îles et îlets de Mingan et établissent un poste de traite sur l'île du Havre de Mingan.

#### JOLLIET Louis



Né à Québec le 21 septembre 1645, il découvre le Mississippi en 1674. Le 15 juin, il atteint avec Marquette la rivière Wisconsin et s'arrête à Quapaw. Ils sont à 10 jours de l'embouchure du grand fleuve; ils ont parcouru 1 700 mille. Ils savent maintenant que le Mississippi se jette dans le golfe du Mexique. Il n'a plus d'inconnu, mission accomplie, ils retournent sagement vers Québec. Sur le retour, son canot chavire dans les rapides de Lachine et il perd son précieux coffret qui contient tous ses papiers. Cavalier de Lasalle profitera de cette bévue pour revendiquer la découverte du Mississippi.

*L. Jolliet*  
AUTOGRAPH OF JOLLIET,  
 OR JOLLET AS THE NAME  
 IS USUALLY SPELLED

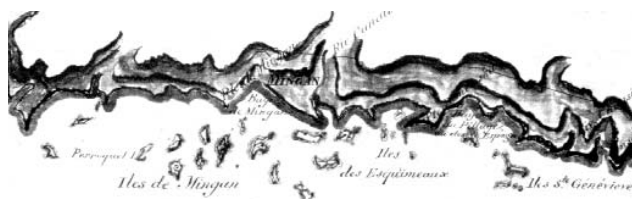
#### MINGAN (la seigneurie de)

En 1661, La Compagnie des Cent-Associés offre la concession de la seigneurie de Mingan à François Bissot de la Rivière. Jolliet se marie avec Claire Bissot et devient tuteur des enfants de François Bissot décédé. Jacques de Lalande devient par la suite, époux de la veuve Bissot.

En 1679, Duchesneau lui concède les îles et îlets appelés Mingan et prend Jacques de Lalande comme associé. Louis Jolliet et Jacques de Lalande construiront un poste de traite sur l'île du Havre. Ainsi débute la traite des fourrures qui se perpétuera jusqu'au XXe siècle. La seigneurie de Mingan, immense concession, s'étend de l'île aux Oeufs jusqu'à Brador.

*Terra Firma de Mingan.*  
*Concession du 25<sup>ème</sup> février, 1661, faite par la Compagnie au Sieur François Bissot de la Rivière, de la Terre Ferme de Mingan, à prendre depuis le Cap des Cormorans, à la côte du Nord, jusqu'à la grande Anse vers les Esquimaux, où les Espagnols, font ordinairement la pêche, sur deux lieues de profondeur.*  
*Registre des Fei et Hommages, N° 78, Folio 355.*

Entre mai et octobre de la même année, il part pour la Baie d'Hudson. L'année suivante, l'intendant Duchesneau lui concède l'Île d'Anticosti et il devient l'hydrographe du roi et s'installe avec sa famille à Anticosti. En 1690, il est attaqué par les Anglais et subit des pertes considérables et en 1692, une nouvelle attaque le ruina complètement en détruisant tous les bâtiments qu'ils possédaient. Il meurt en 1700.



**CARTE**  
*d'une Partie des Îles du St. Laurent,*  
*là en est située la seigneurie de Mingan*  
*et celle des Isles et Îlets de Mingan*  
*Le tout Compilé et dressé sur les Cartes de la Marine,*  
*Toutes sous la direction de M. M. James Cook, célèbre*  
*navigateur, Michael Lane et de Lynne, de St. St.*  
*au Dépôt général des Cartes, Plans et Journaux de la Marine.*  
 Paris France Capitale  
 1744  
*Barthelemy de la Haye*  
 T E R R E - F E

## POSTE DE TRAITE (le)

Destiné à n'abriter que de trois à cinq hivernants, chaque poste ne compte généralement que deux bâtiments : le magasin qui sert aussi de résidence et une remise. Pendant la saison intense d'activité, printemps et été, le nombre de travailleurs atteint la vingtaine. L'exploitation du loup-marlin se traduit par une augmentation des employés dans les postes nord-côtiers. Un poste nord-côtier regroupe habituellement, un commis, un interprète, un tonnelier, un forgeron, deux ou trois journaliers et un cuisinier. Cette augmentation se reflète aussi sur le bâti. Le commis et sa famille ont leur propre maison tandis que les employés habitent le magasin. Les jours de fêtes, en l'absence de femmes, des hommes portant un mouchoir rouge au bras gauche deviennent le temps d'une soirée de danse les partenaires féminins. Des bâtiments de service (étable, atelier, grange, hangar, chapelle) font leur apparition. Les marchandises de traite offertes par les Européens se divisent en quatre catégories. La première en importance se compose d'armes et de divers objets comme poudre et pierre à fusil, balles, fers de flèche, dards à castor, couteaux, haches, hameçons, marmites. Viennent en second lieu du fil, des aiguilles, des couvertures et tissus, des vêtements. Troisièmement, de la nourriture de base : farine, pois, blé Inde, mélasse, biscuits, prunes et raisins secs. En dernier lieu, des objets de luxe comme miroirs, perles de verre, peignes, bagues et surtout du tabac; l'alcool n'est pas une marchandise de traite sous le Régime français mais le deviendra avec les Anglais après la Conquête de 1760. En retour, outre le castor, la principale monnaie d'échange, les Amérindiens troquent le vison, le renard, la loutre, le pékan, le glouton, la martre, l'hermine, le rat musqué, le loup, le lynx, le coyote, l'ours, le raton laveur, le lièvre, la mouffette, le blaireau, la belette et parfois l'original et le caribou. En 1654, la valeur des peaux de castor s'établissait ainsi : une peau = une livre de poudre ou quatre livres de plomb ou deux grandes haches ou dix couteaux; cinq peaux = une couverture. (Frenette, p. 197, 204-206)

La dernière trace que nous avons de Jolliet se résume à une signature qui date du 4 mai 1700 et retrouvée à la cathédrale de Québec. Parti de Québec en mai de la même année, on le perd totalement de vue ensuite. Bien que la tradition orale rapporte que les Montagnais avaient coutume de faire un pèlerinage en hommage à un grand Français dans une des îles, il semblerait que ce grand explorateur a tout simplement disparu lors d'un voyage sur le Saint-Laurent et que son présumé tombeau sur les Îles Mingan n'existerait pas; jusqu'à preuve du contraire. (Lévesque, p. 93)

Après une série de succession (Lafontaine en 1733 et Lymburger, 1764), la Seigneurie de Mingan est cédée à la Compagnie du Nord-Ouest en 1803 qui s'unit avec la Compagnie de la Baie d'Hudson en 1821. La compagnie de la Baie d'Hudson y maintiendra des postes jusqu'au début du XXe siècle. ([www.toponymie.gouv.qc.ca](http://www.toponymie.gouv.qc.ca))

## HUDSON'S BAY COMPANY

INCORPORATED 25 MAY 1670

## COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON

En 1670, le roi d'Angleterre accorde à la Compagnie de la Baie d'Hudson, ayant son siège social à Londres, le monopole des fourrures dans tout le bassin des rivières se jetant dans la baie d'Hudson. Vers 1783, la Compagnie du Nord-Ouest devient sa concurrente immédiate puisqu'elle prend possession de la Traite de Tadoussac. Une lutte féroce sinon la guerre s'installe entre les deux compagnies qui décident de se fusionner en 1821. En 1830, la Compagnie de la Baie d'Hudson devient locataire des King's Post et des seigneuries de l'île-aux-Oeufs et de Mingan. Elle jouit du privilège exclusif d'exploitation des richesses et refuse toute implantation nouvelle sur le territoire; seuls les Amérindiens avec qui elle traite ont le droit de circuler et de s'y installer. Avant 1840, des immigrants d'origine anglaise, écossaise, jersiaise et canadienne-française s'installent sur la Basse Côte-Nord entre Musquaro et Blanc-Sablon.

Par contre, toute la région côtière entre La Romaine et Tadoussac (450 milles de côtes) était le

fief de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui en interdisait l'accès aux populations émigrantes et possédait même son propre bateau garde-côte. Les principaux postes étaient : Portneuf, Bersimis, Godbout, Sept-Îles, Mingan, Natashquan et Musquaro. Toutes les rivières à saumon possédaient leur station d'été. Vers 1853-54, le bail exclusif de la Compagnie étant sur le point d'expirer, des Jersiais et des Gaspésiens fondèrent des établissements à Sheldrake, Rivière-au-Tonnerre, Magpie, Rivière Saint-Jean et Longue-Pointe. En même temps, des Acadiens s'installèrent à Kégashka, Aguanish et Natashquan et à Pointe-aux-Esquimaux en 1857. Si bien que l'on peut affirmer que toute cette partie de la côte a été établie dans l'espace de quatre à cinq ans. (Vigneau, p. 11, p. 213)

En 1850, elle perd son droit exclusif sur les côtes de la Moyenne et Basse Côte-Nord. Les Acadiens des îles de la Madeleine en profitent pour y installer des villages comme Pointe-aux-Esquimaux. Avec l'arrivée de la Confédération canadienne en 1867, elle cède alors tous ses droits de propriété en Amérique du Nord au Dominion britannique tout en gardant l'exploitation commerciale des postes de traite. Cependant, les îles Mingan demeurent officiellement la propriété exclusive de la compagnie de la Baie d'Hudson par l'intermédiaire de sa filiale Siebens Oil and Gas de Calgary. (Frenette, p. 234 - Pomerleau, p.62-64)

Riches en calcaire, les îles Mingan contiendraient près de un milliard de tonnes de pierre à chaux utilisé dans la concentration du fer. Siebens Oil and Gas veut donc transporter littéralement des centaines de millions de tonnes de calcaire vers Sept-Îles pour le traitement du minerai de fer. La destruction de l'archipel de Mingan fut empêchée in extremis par le classement des îles comme arrondissement naturel protégé par le Gouvernement du Québec en 1978.

## ANTICOSTI

On peut diviser l'histoire de l'occupation humaine de l'île d'Anticosti en trois périodes distinctes : avant, pendant et après Menier.



### Avant Menier

Jusqu'en 1680, l'Île d'Anticosti, bien que ses eaux soient riches en morues, loups-marins et baleines n'accueillent aucune habitation permanente. Cette même année, Louis XIV ratifiait l'acte de concession de la Seigneurie de l'Île d'Anticosti en faveur de Louis Jolliet (voir JOLLIET Louis) en récompense de son fructueux voyage au Mississippi. Le poste de traite fut détruit en 1690 par l'amiral Phipps en route pour assiéger Québec. Jolliet mourut en 1700 et laissa sa concession à sa famille. Le poste tomba en ruine. C'est alors qu'apparut le Robinson Crusoé du Canada français : Louis-Olivier Gamache qui construisit sa maison à l'exact emplacement du poste de Jolliet et y mourut en 1854.

### GAMACHE Louis-Olivier (baie) 49° 48' 64" 22'

Cette baie de l'Île d'Anticosti rappelle Louis-Olivier Gamache, le flibustier, le contrebandier, le sorcier le plus légendaire de l'histoire de la Minganie. Né à l'Islet en 1787, cet homme intelligent, habile, roué, hardi, redoutable et redouté a vécu toute sa vie d'aventurier à l'Île d'Anticosti. Il avait construit sa maison précisément à l'endroit où Jolliet avait jadis bâti un fort et y mourut en 1854. Appelé aussi le croque-mitaine du golfe, moitié feu-follet, moitié loup-garou, il a alimenté de ses exploits les histoires des marins du pays, de la France, de l'Angleterre et des États-Unis. Sa réputation est telle que dans les récits populaires de l'époque, il est représenté comme un forban qui jouit de l'amitié du diable. Seul avec ses compagnons invisibles, il aurait massacré des équipages entiers et s'est ainsi emparé de riches trésors. Vivement poursuivi par un bateau du



roi, il a disparu avec sa goélette au moment où il allait être saisi et l'on n'a plus aperçu qu'une flamme bleuâtre dansant sur les eaux. Voilà en substance, la nature de ses exploits si bien que personne ne voulait s'aventurer dans la baie de ce Gamache démoniaque. Vers la fin de sa vie, il raconta ainsi son subterfuge. Puisqu'en été, sa baie était visitée par des navires cherchant un havre et quelques fois par des coureurs d'aventures, sa maison et sa famille étaient donc exposées à l'attaque de ces derniers. Il songea donc à attacher à son nom le prestige d'une terreur superstitieuse comme le diable, voilà pour la plaisanterie. Par contre, ses exploits de contrebandier sont bien inscrits dans la réalité. Gamache s'était déclaré l'ennemi du monopole des compagnies exploitant les postes de traite. Comme il aimait à faire les choses franchement, il allait étaler ses marchandises à la barbe des employés de la compagnie, dont il méprisait les menaces. Un jour que sa goélette est mouillée dans le port de Mingan et encerclée de canots montagnais avec qui il négocie, il aperçoit au loin la voile d'un croiseur de la compagnie du roi. L'ancre est levée et sa goélette légère et fine voilière glisse rapidement sur les flots. Une poursuite s'ensuit jusqu'à la nuit tombée. C'est alors que Gamache lie ensemble quelques bouts de planches pour en faire un radeau et dépose un baril de goudron avec des tisons enflammés provenant de sa cambuse. En larguant ensuite l'amarre du radeau, il se défile dans la nuit et retourne vers Mingan. Grande fut la déconvenue des officiers du croiseur, quand, après une chasse prolongée, ils arrivèrent à un petit feu qui semblait se nourrir des eaux de la mer. Pour les matelots, Gamache s'était envolé sous la forme d'un feu-follet. Voilà pour l'histoire. Grande aussi fut la surprise des commis de Mingan, lorsque, le matin du jour suivant, ils aperçurent la goélette chassée la veille, tranquillement mouillée et environnée d'un triple rang de canots montagnais. Le négoce pouvait reprendre et la légende ne fit que s'amplifier par la rumeur populaire. (Bélanger, p.46-50)

En 1860, le couple Gitony s'y installa. Une jeune québécoise de famille respectable et à l'aise, d'excellente éducation se préparait à la vie monastique quand la maladie l'empêcha de réaliser son projet. Sur les conseils de son médecin, elle quitta Québec pour aller respirer l'air vivifiant du golfe. En route vers le détroit de Belle-Isle, la goélette fit naufrage à la Pointe-aux-Esquimaux. Rescapée et recueillie par les habitants, elle y fit la connaissance d'un Français dénommé Gitony, un tonnelier né à Saint-Malo. Après le mariage, le couple parti s'installer à l'île d'Anticosti; on présume à l'emplacement laissé vacant depuis le décès de Louis-Olivier Gamache. Elle devint bientôt une chasseresse émérite. Elle y vécut une dizaine d'année. Après la mort de son mari, elle épousa un pêcheur de la Côte et termina ainsi sa vie d'insulaire solitaire. (Potvin, p. 360)

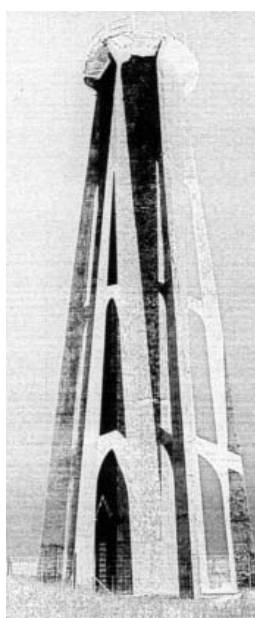
## NAUFRAGE

Bien que les naufrages des navires de Phipps en 1690 et de Walker en 1711 aient servi la cause de nos ancêtres français de la Nouvelle-France, d'autres comme celui du Saint-Olaf en 1900 et la perte de nombreux équipages de pêche ont fortement éprouvé les communautés nord-côtières. L'île d'Anticosti et ses nombreux naufrages lui ont valu le surnom de cimetière du golfe et l'île aux Naufrages. De 1828 à 1899, 144 navires sont venus s'abîmer sur les récifs qui l'entourent. Devant cette hécatombe maritime, le gouvernement canadien se décida à construire quatre grands phares. Le premier a été édifié en 1831 sur la pointe ouest suivi d'un second construit en 1835 sur la pointe est. En 1858, un troisième est construit à l'extrémité de la pointe ouest enfin un quatrième sur la pointe sud en 1871. Cependant, les naufrages des bateaux de grande ligne commerciale comme le North Briton coulé aux Îles aux Perroquets ou le délestage du Norwegian échoué sur les récifs qui a dû jeter à l'eau une quantité considérable de marchandises pour se renflouer, permettaient aux nord-côtières de se livrer à une véritable course aux trésors. En effet, la récupération des ces marchandises pouvait rapporter gros lors de la revente sans compter les importants stocks de nourriture ainsi récupérés. Le naufrage à Anticosti, en 1903, du Manchester Traders, en route pour l'Europe avec 450 bestiaux et 300 moutons rapporta plus de 50 000\$ à

Henri Menier qui sauva cette cargaison bénite des Dieux. On dit même que des feux imitant les phares auraient été allumés sur Anticosti pour provoquer quelques naufrages lucratifs mais aucune preuve à ce jour vient étayer ce méfait. Par contre, on sait que les cartes maritimes, d'avant 1830, montraient l'île d'Anticosti de plusieurs milles plus courte qu'elle ne l'était, si bien que plusieurs navires frappèrent des récifs là où l'eau devait être profonde. La situation sera enfin rétablie avec l'arrivée des premiers phares en 1831. (Lambert, p. 18 - Vigneau p. 22-23-27-43-72 - Potvin p. 321 et ss - Mac Kay, p.38)

Le naufrage du Granicus est retenu par les historiens comme la plus sanglante tragédie, la plus épouvantable histoire de cannibalisme (anthropophagie) de l'histoire de l'Amérique. C'est le capitaine Basile Giasson qui, le 8 mai 1829 dans le havre de Belle-Baie à Anticosti, fit la découverte macabre de près d'une trentaine de naufragés dépecés et salés à la façon du lard dans des barriques. Le seul corps intact retrouvé fut celui d'un mulâtre, couché dans un hamac, mort depuis quarante-huit heures d'une indigestion. (Potvin, p. 321-323)

## PHARES



Sur l'île d'Anticosti, le premier phare (Pointe sud-ouest) fut construit en 1831. Suivi du phare de la Pointe-Heath (1835), de la Pointe-Ouest (1858), de la Pointe-Sud (1871), du Cap de Rasbast, de Pointe-Carleton et Cap de la Table (1919). Un phare flottant fut ancré à 13 km de Pointe-Heath, il était connu sous le nom de bateau-phare d'Anticosti. En 1899, la télégraphiste Grace Pope devient la première gardienne de phare du Canada, phare situé au sud de l'île d'Anticosti. En Minganie, les autres phares sur la côte sont situés sur l'île aux Perroquets et la Petite Île au Marteau dans l'archipel de Mingan, à la Pointe Natashquan, au cap Whittle près de La Romaine, à l'île Sainte Marie, à l'île Plate et Greenly Island (île Verte) en face de Lourdes de Blanc-Sablon. Anciennement, un phare consommait plus de 1 000 gallons d'huile de loup-marin par année.

De 1830 à 1963, près de huit bateaux-phares ont été utilisés sur le fleuve Saint-Laurent. Ancrés à proximité d'obstacles surnois où il est virtuellement impossible de construire un phare, faute d'assise suffisamment stable, les bateaux-phares servaient à signaler la présence de zones dangereuses pour la navigation. L'équipage d'un bateau-phare peut exiger jusqu'à une douzaine d'hommes. Les conditions de vie à bord sont très pénibles. L'éventualité d'être frappé par d'autres navires s'ajoute à l'inconfort du roulis, l'une des pires expériences à supporter. Lors de fortes tempêtes, les bateaux-phares pouvaient traîner leur ancre et même casser leurs chaînes, ce qui les entraîne carrément à la dérive. En pareille circonstance, ces navires présentent un véritable danger pour la navigation, puisqu'ils indiquent, dès lors, une fausse route aux navigateurs. (Lambert, p.202 - Mac Kay, p.37-38 - Franck, p.156-157)

Après de multiples transactions, nous nous retrouvons en 1874, lorsque la compagnie Forsyth tenta de nouveau la fondation d'une colonie permanente. Cette tentative fut un véritable fiasco et plongea dans la misère les quelques familles que l'on avait fait venir des Îles de la Madeleine et de Terre-Neuve. Le gouvernement de l'époque fut obligé d'aller au secours de ces familles pour les empêcher de mourir de faim. En 1895, Henri E.A. Menier, chocolatier de Paris, France acquiert toute l'île pour la somme de 125 000 dollars.

## Pendant Menier



Ce multimillionnaire français changea radicalement le visage de l'île. Après avoir refusé d'acquitter leurs droits de séjour auprès du nouveau propriétaire de l'île, des familles anglo-protestantes, installées dans l'île depuis 1873, sont chassées tragiquement par la voie des tribunaux en 1899. À la suite de leur expulsion, Fox Bay devient Baie-du- Renard et English Bay prend le nom de Baie-Sainte-Claire qui devint un joli village aux rues bordées d'une soixantaine de maisons toutes peintes de couleur vert olive et aux toits rouges. Une chapelle, un hôpital, un magasin général, une école, une salle publiques et deux hôtels complétaient le tout. À l'extrémité du village, la ferme comprenait les écuries, les granges et une porcherie et avait quatre-vingts arpents de terre en culture. Un bon chemin carrossable de huit milles reliait Baie-Sainte-Claire à la Baie-Gamache. Le long de la route, on croisait la ferme Rentilly avec deux parcs à renards et un parc d'une douzaine d'arpents carrés appelé Sanatorium où les bêtes importées dans l'île dont le cerf de Virginie y subissaient l'épreuve de la tuberculose. Enfin, plus de 400 arbres fruitiers d'espèces variées furent plantés en plusieurs points de l'île. Du côté des industries, trois scieries étaient en marche et employaient plus de 250 hommes. C'est à Baie-Gamache (Ellis Bay) que Menier fit construire son château de la Loire en Saint-Laurent à partir des plans de l'architecte Stephen Sauvestre et un quai de 3 500 pieds, le plus long du Canada. Baie Gamache devint Port-Menier.

## PORT-MENIER (village)

Construit au fond d'une baie profonde, ce village emprunte son nom à une célèbre famille de chocolatiers de France qui fut propriétaire de l'île d'Anticosti de 1895 à 1926. Dès l'achat, Henri Menier entreprend de fabuleux travaux de construction avec l'aide d'ingénieurs, d'agronomes et architectes. En quelques années, les maisons, les ateliers, les scieries, les magasins, l'école, l'infirmerie et l'église se dressent dans un ordre strict; le tout complété par un quai de plus 1km de long. L'exploitation forestière, les pêcheries et homarderies, l'élevage du renard argenté façonnent l'économie locale. Jusqu'au décès de Henri Menier en 1913, le village connaît une période d'activité intense et commencera à décliner sous le règne de Gaston Menier, son frère, qui vendra l'île à une compagnie forestière vers 1926. Aujourd'hui, le village est toujours la porte d'entrée du territoire anticostien devenu une immense pourvoirie de chasse et pêche.

Terminée en 1905, la villa Menier était un étonnant mélange des styles normand et norvégien. Parsemée de tapisseries des Flandres, de mobilier de Paris, baignoires et lavabos de marbre, lits de cuivre, armoires en teck, faïence de chine, porcelaine brodée d'or, c'est la salle à dîner en pin avec ses panneaux de chêne sculpté représentant des scènes de Vikings qui donnait à la villa son allure norvégienne. L'orgueil de la villa était son hall harmonial de dix-huit mètres de long, neuf de large et neuf de haut, dont un mur était constitué d'une fenêtre en fleur de lys importé de Paris, en verre ouvré épais de 5 centimètres; un immense foyer en marbre sculpté faisait face à la fleur de lys. Enfin huit chambres à coucher s'ouvraient sur un balcon de style médiéval. (Mac Kay, p. 80-84)



Pendant 30 ans, le Savoy, un bateau à vapeur, transportera animaux, matériaux et marchandises entre l'île et la terre ferme. Après la mort de Henri Menier, son frère Gaston vendit en 1926 l'île à l'Anticosti Corporation formée de trois compagnies forestières pour la somme de 6 500 000 dollars. L'odyssée des Menier en Amérique aura duré trente et un ans. En 1929, on évaluait le cheptel à trois cent mille chevreuils, il serait aujourd'hui d'environ 120 000. En 1954, rendu vétuste, le château fut incendié volontairement par la compagnie forestière peut encline à la sauvegarde du patrimoine.

#### Après Menier

Ici commence l'ère de l'exploitation forestière industrielle de l'île. Avec l'Anticosti Corporation, l'île



devient un petit état dans l'État avec son service de police et d'incendie, une église, un couvent dirigé par les Sœurs de la Charité, un magasin général, un service médical, un service d'aqueduc, un service téléphonique et un service d'immigration. Tout l'outillage nécessaire à ses chantiers de coupe de bois est fabriqué dans de vastes usines. La compagnie assure le ravitaillement et le transport à l'île grâce à sa filiale l'Anticosti Shipping qui possède quatre bateaux. En 1937, l'économie bat de

l'aile, l'île d'Anticosti est mise en vente. Un groupe d'Allemands, dont fait partie Hermann Goering, se montre intéressé à l'île. Maurice Duplessis, premier ministre, met fin aux pourparlers de crainte de voir les nazis mettre la main sur l'île et en faire un poste stratégique. En 1942, une vingtaine de vaisseaux sont attaqués dans le Golfe dont le Racoon, coulé au large de la pointe ouest de l'île d'Anticosti par un sous-marin U-Boot allemand. On croit que le sous-marin allemand se servait de la profonde anse à l'ours, sur la rive nord de l'île, pour se cacher et se ravitailler en cerfs de Virginie.

En 1974, le gouvernement du Québec se porte acquéreur de l'île pour une somme de 24 millions de dollars et met en place des pourvoiries pour gérer la chasse, la pêche et les activités de plein air dont la plus importante, la réserve Anticosti, administrée par la SEPAQ, Société des établissements de plein air du Québec. Ainsi prend fin l'ère des clubs privés. Depuis 1913, les rivières à la Patate, la Loutre, la Chaloupe, Becsie et Jupiter étaient louées à de riches américains. (Potvin, p.321-351 - Gagnon, p.103 - Santerre, p.154 - Lambert, p. 200-204)

#### POINTE-AUX-ESQUIMAUX

En 1737, lord Dorchester, troisième gouverneur anglais du Canada donne les îles de la Madeleine au sieur Isacc Coffin de Londres. À partir de ce moment, un bail avec rente annuelle est introduit. Au lieu de cultiver une terre qui leur appartient plus, ces Acadiens qui ont déjà connu la Déportation, se tournent vers la mer, deviennent pêcheurs et commencent à vouloir migrer. Le 27 mai 1857, cinq familles acadiennes, auparavant déportées à Savannah en Géorgie (USA), partirent du Havre aux Maisons, Îles de la Madeleine, à bord de la Chaloupe Mariner à la recherche d'un endroit favorable à la fondation d'un nouvel établissement. Les familles Firmin Boudreau, Benjamin Landry, François Petit-Pas, Louis Cormier et Joseph Boudreau firent donc voile pour la côte du Labrador, ancien nom de la Côte-Nord. Après quelques jours de navigation, ils arrivèrent à Mingan. Là, ils furent repoussés énergiquement par l'agent de la compagnie de la Baie d'Hudson. Avant de reprendre la mer, ils rencontrèrent le Père Arnaud, en mission chez les Montagnais, qui les renseigne sur la possibilité de trouver un endroit propice à l'établissement de leurs maisons entre Mingan et l'Île Sainte-Geneviève. De nouveau en mer, ce sont les femmes qui convainquirent les hommes d'aborder la côte près de cette belle bande de sable appelée Pointe-aux Esquimaux. Après un court examen des lieux, ils décidèrent de débarquer les bestiaux et leurs matériaux pour construire des maisons d'été.



En 1885 les Sœurs de la Charité fondent le couvent de Pointe-aux-Esquimaux répondant au manque flagrant d'institutrices. Le couvent devient l'École normale Saint-Joseph, la seule institution d'enseignement supérieur de la Minganie avant la deuxième guerre mondiale. (Vigneau, p.8-10 - Lambert, p.192- Pomerleau, p.184)

### AFFRANCHISSEMENT

En août 1901, chaque habitant de Pointe-aux-Esquimaux paie 5.00\$ à la Compagnie de la Baie d'Hudson pour être propriétaire du terrain qu'il occupe, plus une piastre par année pour la coupe du bois. (Vigneau p. 184)

Les Minganois sont essentiellement mineurs, pêcheurs et trappeurs, principalement de langue maternelle française et une minorité autochtone de près de 9% concentrée dans les communautés de Mingan et de Natashquan. Si l'on fait exception de la croissance soutenue de Havre-Saint-Pierre grâce au tourisme et investissement minier, l'évolution négative de cette région est largement tributaire de la lente détérioration des activités traditionnelles et saisonnières telles que la pêche à la morue ou au saumon, le piégeage des animaux à fourrures ou la chasse au loup-marin. Un taux de chômage élevé associé à une démographie négative accentue l'émigration de la population vers les grands centres. (Frenette, p. 506 -www.toponymie.gouv.qc.ca)

### TRADERS (les)

Anglicisme désignant les traiteurs : ces capitaines de goélette, véritables marchands itinérants, qui sillonnaient la Côte-Nord jusqu'à Blanc-Sablon. En général, les capitaines étaient associés ou louaient leur goélette aux marchands de Québec qui expédiaient ainsi d'importantes cargaisons de nourriture (lard et bœuf salé), de vêtements et de matériaux divers. Ces produits sont alors échangés contre du poisson, de l'huile de phoque ou des pelleteries. Le troc des marchandises est la base économique de ce système, appelée le cabotage, qui n'accepte aucun crédit ; c'est donnant, donnant. Les principaux traiteurs étaient Daniel Conan de Halifax, Narcisse Blais et fils de Berthier. À partir de 1940, le cabotage se transforme en service de livraison de marchandises déjà achetées ou commandées chez les marchands. (Pomerleau, p.300-303)

### HAVRE-ST-PIERRE

Anciennement Pointe-aux-Esquimaux, fondé par des Madelinots en 1857 à 200 km à l'est de Sept-Îles nommé Wepmiskaw - pointe du castor blanc par les Montagnais, le village devint Havre-St-Pierre le 1er mai 1924 en l'honneur de Saint-Pierre, patron des pêcheurs.

Havre-Saint-Pierre est la plus importante municipalité de la Minganie avec ses nombreux services gouvernementaux. Ancien secrétaire de la municipalité, le poète Roland Jomphe relate dans ses écrits les liens uniques entre l'homme, la terre et la mer et Placide Vigneau dans son journal 1857-1926 « Un pied d'ancre » raconte l'épopée des fondateurs et la vie maritime de l'époque. En 1948, au Lac Allard à 40 km au nord, la compagnie Fer et Titane inaugure une mine d'ilménite, minéral composé de fer et de titane et constitue depuis la colonne vertébrale de l'économie régionale. Au cours des années, l'évolution de Havre-Saint-Pierre demeure soutenue et représente un modèle original de croissance. Contrairement aux villes-champignons comme Gagnon ou Schefferville, les mineurs sont transportés par chemin de fer, matin et soir; ils continuent donc de rester sur place. C'est la porte d'entrée de l'archipel Mingan sous la supervision des naturalistes de Parc-Canada.

### ROUTE 138 (la)

En 1943, la route 138 se rend jusqu'à Baie-Comeau pour être ensuite prolongée jusqu'à Sept-Îles en 1960, jusqu'à Havre-Saint-Pierre en 1976 et finalement jusqu'à Natashquan en 1996. La «138» est la plus longue route du Québec. Elle débute à la frontière américaine au sud de Huntingdon, traverse le pont Mercier, devient la rue Sherbrooke à Montréal et ensuite le Chemin du Roy via Trois-Rivières jusqu'à Québec. De là, le Chemin royal traverse la côte de Beaupré et St-Féréole-des-Neiges le plus long village du Québec (27 km) en direction de Charlevoix. Devenue la route des baleines, elle sillonne la côte de Tadoussac à Havre Saint-Pierre et s'arrête en plein cœur de la Minganie à Natashquan. De là, le bateau vers Blanc-Sablon. Mais comme elle ne veut pas mourir, elle continue en tronçon souvent de gravier comme à Kégashka, Tête-à-la-Baleine, Saint-Augustin. Tous espèrent qu'un jour ces tronçons seront enfin réunis pour que la «138» puisse alors s'élancer de la frontière américaine à Blanc-Sablon. (Frenette, p.484 - O'Neil, p.62)

### FER ET TITANE (compagnie)

En 1941, Octave Dupuis, un trappeur de Havre-Saint-Pierre, se rend au Lac Allard dans l'arrière-pays et remarque les gisements. Il fait part de sa découverte Russell Johnson Parker, un ingénieur minier américain, dont les travaux d'exploration confirment la présence d'ilménite, un métal composé d'oxyde naturel de fer et de titane. En 1948, la Quebec Iron and Titanium Corporation est créée et construit un chemin de fer de 43 km et un quai de chargement pour diriger le minerai vers les fonderies de Sorel. L'arrivée de la compagnie marque le passage de pêcheur à mineur pour les habitants de Havre-Saint-Pierre. En 1950, Jos Rankin des Métallurgistes-Unis d'Amérique forme le premier syndicat regroupant les 150 travailleurs de la compagnie.

(Lambert, p.194-95)



*Entre le Havre et la pleine lune*

Havre St Pierre est sans histoire  
Aux yeux du monde de partout  
Il est pourtant petite histoire  
D'un bien précieux et grand atout

Sur le détour d'un long chemin  
Dans le contact avec la lune  
Un Citoyen américain  
Y a un jour touché sa dune

C'est le Titane de chez nous  
Y a servi dans le silence  
Loin de chez nous ou de chez nous  
Une expérience de la science

Un grand voyage dans l'espace  
Y est marqué pour des années  
Avec la science ou les idées  
Sur un chemin qui nous dépasse

Dans le silence de la nuit  
Soit sur la rive ou sur la dune  
Dans la pensée ou dans l'esprit  
Entre le Havre et la pleine lune

*Poland Joly*

## LONGUE-POINTE-DE-MINGAN

En montagnais Nemiskat - endroit poissonneux. À 16 km de Rivière-Saint-Jean. Anciennement Paspaya, déformation de Paspébiac qui rappelle l'origine acadienne du village. Aujourd'hui, Longue-Pointe doit son nom à la flèche de sable qui avançait jadis dans le fleuve. Cette langue de terre traduit "mingain" en basque offre une des interprétations retenues sur l'origine de ce toponyme. En effet dès 1550, les Basques venaient chasser la baleine dans les eaux de l'archipel, Le comte de Puyjalon nota, à la fin du XIXe siècle, dans son journal les structures de maçonnerie tandis que des fouilles archéologiques entreprises par René Lévesque dans les années 70 confirmèrent l'utilisation d'un four à l'île Nue de Mingan par les Basques. En 1833, le capitaine Philippe Le Brock aménage des comptoirs de pêche saisonniers mais ce n'est qu'en 1870 que des acadiens s'y installent en permanence

En face de Longue-Pointe commence l'Archipel-de-Mingan avec l'Île-aux-Perroquets où habitent les gardiens de phare depuis 1888, dont le comte de Puyjalon, le premier, suivi de Eustache Forgues qui se noie en retournant à la terre ferme en 1892 et Placide Vigneau qui lui succéda jusqu'en 1912.

En 1942, l'armée américaine construit un aéroport militaire. Du coup, les habitants trouvent du travail et ne sont plus totalement dépendants de la pêche. La fin de la deuxième guerre mondiale précipite la fermeture de la base en 1949. ([www.toponymie.gouv.qc.ca](http://www.toponymie.gouv.qc.ca) - Lambert, p. 182-83)

## MINGAN (village)

Ce toponyme important est à l'origine de plusieurs interprétations et viendrait : 1) de Mahingan, mot de la famille linguistique algonquienne signifiant «loups» et qui désignerait la nation montagnaise vivant à l'embouchure de la rivière; 2) de Mingain, mot d'origine basque signifiant «langue de terre» et qui désignerait la flèche de sable qui s'avancait dans le fleuve à Longue-Pointe; 3) de Menguen, mot breton «la pierre blanche» et qui désignerait le calcaire blanc des îles ou de Maencam, «la pierre courbe» et se rapportant aux monolithes d'érosion des Îles Mingan et qui rappelleraient les formes mégalithiques naturelles que l'on retrouve en Bretagne A cet effet, il faut se rappeler que les pêcheurs bretons ont fréquenté le golfe St.-Laurent bien avant les baleiniers basques. Enfin il faut savoir que Mingan n'est pas un nom dérivé du montagnais. Ceux-ci emploient Ekuanitshit pour désigner leur communauté et leur village et signifie «là où quelque chose est échoué».

Des documents historiques attestent aussi que les Inuit auraient habité Mingan. En 1703, le baron de Lahontan relate que le pays des Esquimaux est grand « car il s'étend depuis la Côte, qui est vis-à-vis des isles Mingan jusqu'au détroit d'Hudson » et Louis Fornel de rajouter par la suite «autrefois les Esquimaux montaient jusqu'à Mingan». Ils furent ensuite chassés de l'endroit par les Montagnais. Il est vraisemblable qu'après avoir été pourchassés par les Montagnais, ils aient vécu un certain temps dans le groupe d'îles à l'est de l'archipel, ce que suggérerait l'ancien nom collectif Îles aux Esquimaux. (Gauthier Larouche, p.13-14)

Une communauté innue (Ekuanitshit) est créée en 1963 et la réserve a une superficie 1 823 hectares. En 1988, la Fédération québécoise du saumon atlantique décerne une bourse méritoire aux Montagnais pour leur contribution à la conservation du saumon dans la région. L'église innue a été construite au début du siècle dernier par John Maloney, le «Jack Monoloy» de Gilles Vigneault. (Gauthier Larouche, p.79 - Lambert, p. 186-88 [www.toponymie.gouv.qc.ca](http://www.toponymie.gouv.qc.ca))

## ACTIVITÉS ÉCONOMIQUES

### PÊCHE (la)

En 1880, l'industrie de la pêche formait la base de l'activité socio-économique de la Minganie. Les principales activités étaient la pêche à la morue, la pêche au homard, la pêche au maquereau, la pêche au saumon. Les pêches au hareng, au capelan, au lançon étaient dites complémentaires car elles servaient surtout à obtenir de la boette, appât nécessaire à la capture de la morue. À noter que l'on pêchait le phoque au filet en automne et qu'on le chassait au printemps sur la banquise. Le rôle des femmes était indispensable chez les pêcheurs; les femmes venaient aider à ouvrir, vider, laver et saler les morues avant de les étendre sur les vignaux. Durant la saison froide, elles tricotaient les mitaines et réparaient les vêtements de pêche. C'est la pêche qui décidait des mariages, des départs ou des arrivages, des migrations à divers endroits, des espérances, de la fortune ou de la misère; c'est la pêche qui conduisait généralement tout : les achats et les ventes, les prêts et les emprunts, la rénovation ou non de l'outillage et des goélettes, de l'embauche et du chômage. Vers 1900, l'industrie de la pêche connaît une période de marasme qui force plusieurs à quitter le métier pour travailler dans les scieries et les chantiers de coupe, d'autres quittent pour les manufactures des villes. Au cours des années 1930, le Service des pêcheries du gouvernement du Québec tente de relancer l'industrie en mettant à la disposition des pêcheurs des entrepôts frigorifiques afin de favoriser la mise en marché de produits frais et congelés. C'est la pêche aussi qui permet aux pêcheurs de se regrouper en coopérative pour mettre fin à l'exploitation des marchands. La première fut la Coopérative Acadienne fondée en 1920 à Havre-Saint-Pierre. Jusqu'à la fin des années 1970, la situation est désastreuse. Arrive alors le redressement considérable de l'industrie provoqué par le crabe des neiges. Pour la première fois dans toute l'histoire des pêches en Minganie, cette production détrône celle de la morue. Milieu des années 1990, c'est de nouveau la crise, non seulement en Minganie mais dans tout l'Est du Canada où les stocks de morue ont pratiquement disparu. La surexploitation du crabe des neiges, la disparition de la morue, de l'aiglefin risquent de mettre fin, faute de ressources, à cette industrie plusieurs fois centenaires. L'effondrement des ressources oblige les pêcheurs à commercialiser certains poissons comme la baudroie, la raie et le requin. (Frenette, p.264-265, p.480-481 Bélanger-1971, p.106 Vigneau, p.271)

### PÊCHE À LA FASCINE

Technique de pêche à partir du rivage. Les filets, retenus par des fagots de bois, forment une sorte d'entonnoir qui emprisonne le poisson à la marée basse. (Lafleur, p. 141)

### PÊCHE AU NIGOT

Ancienne méthode de pêche qui consistait à piquer le saumon et l'esturgeon avec un nigot. Le nigot est un manche de bois de six à huit pieds de longueur muni à une extrémité de branchons. Le nigot ressemble à une fourche à foin. (Lafleur, p.141)

### PÊCHE À LA MOPPE

En nettoyant leur bateau, des pêcheurs s'aperçurent que les oursins restaient accrochés aux cordons de leur vadrouille. De là l'idée de s'en servir pour la pêche.

### PÊCHE À LA SEINE

Filet géant servant à la pêche au maquereau. Dès qu'une bouillée de maquereau est repérée, les pêcheurs l'orientent si possible, vers une anse peu profonde. La barque maîtresse en fait alors le tour en même temps qu'elle déplie en mer la grande seine lestée du bas et bouée du haut. Les pêcheurs s'empressent aussitôt d'en arrimer solidement les deux extrémités. Un puissant cordage de fond, qu'on hale en vitesse, permet alors de faire de cet enclos mobile une immense escarcelle



de laquelle le poisson ne peut plus s'échapper. (Dionne, p.66)

### PÊCHE AU TRÂLE ET À LA FAUX (Jigger)

Technique simple de pêche traditionnel se pratiquant à partir d'une petite barque non pontée (barge). (Frenette, p.255)

C'est le mode de pêche des anciens cordiers qui fréquentaient les bancs de Terre-Neuve avant la venue des chalutiers. Il s'agit d'une ligne de milliers d'hameçons appâtés avec la «boette» que l'on laisse à la traîne. (Perrault, p. 94)

### PÊCHE AUX TRAPPES

Engin de pêche le plus productif et le mieux adapté aux conditions locales. La trappe à morue est un parc de forme rectangulaire utilisé à proximité du rivage. On attribue son invention à William H. Whiteley, Bostonnais d'origine, vivant à l'Île-de-Bonne-Espérance dans l'archipel de Vieux-Fort. La trappe à morue se diffuse par la suite rapidement sur tout le littoral de la Basse Côte-Nord. (Frenette, p. 255-256)

«La pêche au «trappe» consiste à tendre sur la mer un immense sac de mailles et non pas un simple filet. Le sac reste ouvert du côté terre par une brèche au milieu de laquelle aboutit un filet ancré à une «caille» ou au rivage d'une île que le poisson remonte et qui se nomme l'«aile de terre» ou le «guide». (Perrault, p. 88)

### PÊCHE AUX VERVEUX

Il s'agit de trois à cinq cercles de fer de trois pieds de diamètre. Les ailes (bannes) mesuraient de dix à quinze pieds de longueur et trois de hauteur. Le dernier entonnoir était fermé par une corde, c'est par-là que l'on retirait les prises. On tendait le verveux les ailes ouvertes dans le sens du courant. (Lafleur, p.138)

### PÊCHE SÉDENTAIRE

Pêche qui se fait le long de la côte à l'aide de chaloupes. Ce nom lui vient de ce que le navire principal reste mouillé dans un havre tout le temps de la campagne. Les chaloupes vont et viennent se ravitailler et laisser leur chargement. S'oppose à la pêche errante telle que pratiquée sur les grands bancs de Terre-Neuve. (Bélanger, p.153)

### MORUE (la)

La morue est à la pêche en mer ce que représente la chasse à la baleine entre le XVIe et XXe siècle, c'est à dire une industrie florissante, bâtisseuse d'empires. Voilà 120 millions d'années apparaissent les morues qui, au sens large, incluent dix familles et plus de deux cents espèces. De la famille des gadiformes, la morue, comme l'aiglefin, est essentiellement un poisson d'eau froide et salée sauf, la lotte qui, elle, se retrouve en eau douce dans plusieurs lacs. La morue est omnivore, elle nage la bouche ouverte et avale tout sur son passage. Chaque femelle peut pondre jusqu'à 3 millions d'œufs, si bien qu'on la croyait éternelle, la suite prouvera le contraire. La morue accompagne le marin; séchée à l'air libre et glacial, elle devient le biscuit de mer des Vikings; salée et séchée, elle sera le délice des Basques et son commerce deviendra internationale. Elle sera l'objet de guerre entre nations et de plusieurs tractations politiques comme en 1867, l'achat par les Américains de l'Alaska aux Russes pour justement mettre la main sur les importants stocks de la morue du Pacifique.

Tout le développement de la Basse Côte-Nord en premier et de la Moyenne en second lui est redevable. Les compagnies et pêcheries jersiaises emmenèrent des centaines de Madelinots,

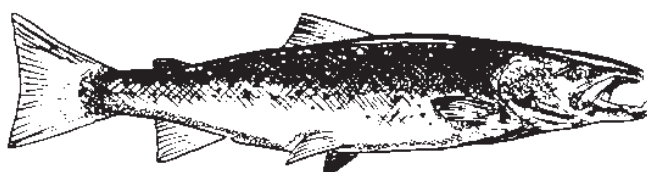
Acadiens et Gaspésiens en Minganie. Sa chair blanche contient peu de gras et est riche en protéines. Fumée ou salée, elle se conserve facilement et s'exporte aisément. On assiste alors à une véritable ruée vers la morue. Les flottes maritimes de plusieurs pays se disputent les bancs, si bien qu'à partir du XVI<sup>e</sup> siècle et pour les deux siècles suivants, 60% du poisson consommé en Europe, donc du marché, est relié à la morue; les morutiers rochelais sont les plus actifs suivis des Basques, Espagnols, Portugais et Anglais. Pour l'Europe tout entière, cette manne de poissons séchés («new-landfish» pour l'Angleterre, «morleux» en France, «bacalio» en Italie et «abadesses» en Espagne) représente une grande richesse. La méthode la plus courante de pêche consistait à se rendre sur les bancs en gros bateau (morutier) puis de mettre à l'eau de plus petites embarcations à deux hommes appelées : les doris. La ligne à main (jigger) reste la technique la plus courante jusqu'à l'arrivée du filet maillant.

L'arrivée des schooners, voiliers très rapides, permettait d'accélérer le voyage aller-retour sur les bancs et donna lieu, entre 1866 et 1938, aux fameuses courses entre le Canada et les États-Unis. Entre 1921 et 1938, le schooner canadien Bluenose remporta toutes les courses et se retira sans jamais avoir subi la défaite. L'arrivée du filet maillant combinée à l'arrivée du vapeur (chalutier) et à la découverte de la congélation (1924) ouvre toute grande la porte au bateau-usine de l'après seconde guerre. Cette surpêche entraîne déjà une diminution importante des stocks; on accusera naturellement les bélugas et les loups-marins d'en être responsable. La plupart des scientifiques affirment que les phoques ne sont pas responsables de l'effondrement des stocks de morues mais affirment également qu'ils sont responsables par leur consommation de la faible reconstitution des stocks. Malgré le moratoire sur la pêche à la morue qui a duré 7 ans, il n'y a aucun signe positif de reconstitution.

La disparition de la morue nous démontre toute la complexité de l'écologie marine. La surpêche des bateaux-usines qui ramassent tout sur leur passage - même les espèces peu commercialisées (lançons capelans etc.) sont transformées en farine - privent phoques et morues de nourriture. Pire sans capelans, éperlans, le phoque augmente sa consommation de morues, ce qui nuit considérablement à la reconstitution de cette dernière. Bref, c'est toute la chaîne alimentaire qui doit se reconstruire. Sans poissons, pas d'oiseaux marins, sans poissons, pas de larves de poissons, sans planctons, pas de baleines et ainsi de suite. Et surtout, sans poissons, plus de pêcheurs. (Kurlansky, p.50 et ss)

### SAUMON (le)

Après les Autochtones et les Vikings, les Anglais sont les premiers à s'intéresser à la pêche au saumon; les Français préférant la morue. Aussi, les nouveaux arrivants du début de la Nouvelle-France, sont généralement des agriculteurs ou des coureurs des bois. Il faudra attendre Jolliet qui en 1680 commence à

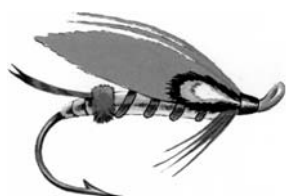


approvisionner Québec en saumon salé à partir de son poste de traite sur l'île d'Anticosti. Vers 1700, les Français intensifient leur effort de pêche au saumon dans la Baie de Brador près de Port-de- Brest où Augustin Le Gardeur de Courtemanche établit le premier poste de pêche sédentaire au Québec. Le succès, remporté par cette station de pêche fixe, incite les autorités coloniales à augmenter le nombre de concessions seigneuriales de pêche. Des stations sont ainsi établies à la rivière Etamamiou (1733), aux rivières du Petit et Gros Mécatina (1740-49), et aux rivières Saint-Paul et Saint-Augustin en 1750. La signature du Traité de Paris, en 1763, change radicalement le portrait de la pêche des espèces anadromes comme le saumon.

En effet, la France cède alors à la Grande-Bretagne les territoires qu'elle possédait au nord et à l'est du Mississippi, ce qui favorisera l'exploitation accrue des riches pêcheries des côtes et des rivières de la Côte-Nord; les stations françaises de pêche deviennent des King's Post au profit des marchands britanniques dont la famille Lymburner (Labrador Compagny) qui loue la seigneurie de Mingan en 1807 pour s'adonner à la pêche au saumon. Vers 1825, la Compagnie de la Baie d'Hudson prend possession de la Minganie et érige 11 postes de traite dont neuf comprennent des pêcheries de saumon. Vers la fin des années 1840, les activités de la pêche au saumon de la compagnie ont progressé de façon phénoménale : 500 000 livres de poisson sont prises chaque année. La pêche est devenue si excessive, incontrôlée et destructrice que le gouvernement envisage enfin une réglementation. De plus, les corsaires américains viennent de plus en plus braconner le saumon dans les rivières de la Côte-Nord. Pour mettre fin au braconnage et à la surpêche, le gouvernement se range du côté des riches nantis de la société en accordant des droits de pêche exclusifs; ce sera le début des clubs privés de pêche sportive à la ligne.

(Dunfield, p.27 et ss)

### SAUMON (guerre du)



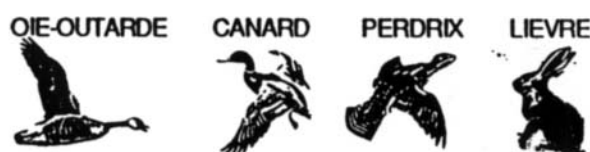
Ce sont des officiers de la marine et de l'armée britannique qui, les premiers, pratiquent la pêche sportive à la ligne entre 1760 et 1840. En 1859, le gouvernement décide de vendre à de riches étrangers des droits de pêche à la mouche sur les rivières à saumon de la Côte-Nord. Cette mainmise de l'État au profit des clubs privés mène à une véritable épreuve de force avec les Montagnais pour qui le problème de la subsistance devient de plus en plus aigu. En 1861, le gouvernement

commence à indemniser les Montagnais et s'engage à les nourrir après avoir accaparé une ressource sur laquelle ceux-ci comptaient pour vivre, accentuant ainsi leur dépendance envers l'État. En 1873, La St-Lawrence Salmon Fishing Club possédait des droits de pêche sur des rivières très prolifiques comme la Natashquan, la Romaine, la Magpie tandis que la Moisie Fishing Club voit le jour en 1880 sur l'une des plus belles rivières à saumon au monde. Vers 1900, Henri Menier transforme plusieurs rivières d'Anticosti en clubs privés, politique qui sera maintenue et accélérée sous le règne de Consolidated Paper en 1935; 27 rivières de l'île d'Anticosti sont classées rivière à saumon. Dans les années 1970, les Autochtones commencent une lutte à finir contre les fameux clubs de pêche contrôlés par des intérêts étrangers qui détiennent l'exclusivité de la pêche au saumon sur les rivières les plus poissonneuses de la région. Ces batailles débouchent sur des victoires importantes pour les Amérindiens qui obtiennent, en tout ou en partie, la reconnaissance de leurs droits sur les rivières des Escoumins, Betsiamites, Romaine, Natashquan, Manitou et Mingan. En 1988, la Fédération québécoise du saumon atlantique décerne une bourse méritoire aux Montagnais pour leur contribution à la conservation du saumon dans la région. (Frenette, p.338-41 et 513)

### CHASSE (la)

Principalement pêcheurs, les nord-côtiers pratiquent une chasse de subsistance de gros gibiers et d'oiseaux aquatiques. Par contre, le piégeage du renard, du vison et du rat musqué devient rapidement une activité commerciale lucrative car parfois, elle rapporte davantage de revenus que la pêche principalement sur la Basse Côte-Nord. (Frenette, p.266)





## BRACONNAGE (le)

Il y a deux sortes de braconnier : le professionnel qui en retirait un revenu en vendant la viande en « canne » et le braconnier de subsistance pour lui et sa famille; ce dernier avait la faveur populaire et jouissait de la clémence des tribunaux. Le braconnage des oiseaux migrateurs se faisait à l'aide de torche ou d'un fanal; le braconnier des lacs et rivières se servait du verveux, sorte de poche en filet ou de la dynamite. L'expression « aller aux flambeaux » désignait le braconnage du saumon la nuit à l'aide de torche de bouleaux enflammé et de harpon. Pour attirer l'original, on créait des salines. L'île d'Anticosti était le paradis des braconniers trappeurs et chasseurs. C'est le braconnage qui serait à l'origine de la disparition de l'ours noir sur l'île d'Anticosti.



Le braconnage du renard fut à une époque fort lucratif; les peaux étaient vendues à monsieur Beetz de Piastebaie pour la compagnie française Revillon. Jeune gibier, oeufs couvés, lièvres, perdrix servaient d'appâts si bien que le braconnage détruisait non seulement le renard mais tout le reste. La prolifération du chevreuil, depuis son introduction sur l'île d'Anticosti, attira de nombreux chasseurs nord-côtiers. Par contre, il faut rappeler les famines et en général les dures conditions socio-économiques de l'époque pour comprendre que le braconnage devenait parfois une question de survie pour la communauté. En juillet 1861 arrive monsieur Joseph Beaulieu de Maria, Baie des Chaleurs, le premier garde-chasse et pêche dans la région. La cueillette des oeufs d'oiseaux aquatiques est prohibée et depuis 1929, il est interdit de vendre la viande de gibier sauvage. (Vigneau p.252 - Lafleur, p.135 et ss - Pomerleau, p. 424-427)

## CULTURE

La Minganie a de tout temps inspiré nombres d'artistes et écrivains. En littérature, l'autobiographie est un genre fort employé, principalement par les religieux comme le Père Louis Garnier et Gabriel Dionne. Les mémoires romancés de médecin, d'ingénieur, de trappeur abondent dont Paul Provencher, Napoléon-Alexandre Comeau et Henry de Puyjalon, sans oublier le journal de Placide Vigneau. Les Amérindiens sont aussi très présents dans ce genre littéraire comme Daniel Vachon, chef de bande ou An Antane Kapesch avec un discours plus polémique et revendicateur tandis que Michel Grégoire et Richard Dominique rappellent à travers leurs souvenirs les traditions autochtones. Dans le roman, citons Ashini de Yves Thériault, histoire d'un chasseur autochtone. Roland Jomphe et Gilles Vigneault représentent avec éclat le genre poétique avec Pierre Perrault. Les auteurs scientifiques sont fort nombreux dont Marie-Victorin (science naturelle), Rémi Savard (anthropologie), René Lévesque et Michel Gaumont (archéologie), René Bélanger et Pierre Frenette (histoire). Parmi la filmographie, citons: Terre de Caïn de Pierre Petel, prix du meilleur documentaire canadien en 1949, Anse-Tabatière et Tête-à-la-Baleine de Pierre Perrault, Carcajou ou le péril blanc et Le silence des fusils d'Arthur Lamothe, Deux pouces en haut



de la carte de Daniel Lesaulnier. Enfin, citons Aitnamu, un recueil de photographies de Serge Jauvin sur la vie quotidienne d'une famille montagnaise de La Romaine et soulignons que presque tous les villages de la Minganie possèdent une monographie historique. (Frenette, p.554-572)



### LÉGENDES (les)

La vie des Minganois est agrémentée de récits et légendes bien typiques selon leurs lieux de résidence. C'est à Rivière-au-Tonnerre que résident les sirènes du Saint-Laurent qui charment les pêcheurs et chasseurs de phoques tandis que les chevaux de malheur de Longue-Pointe venaient hanter les pêcheurs esseulés sur les îles Mingan. Le grand serpent de mer de Pointe-aux-Esquimaux mesurait plus de cent pieds de longueur et ne cédait en rien à la fabuleuse sciegonine des mers dans la destruction des bateaux et la perte des équipages. Les marins de Natashquan doivent combattre les féroces oiseaux voleurs qui s'emparent des filets remplis de poissons; alors qu'à Tête-à-la-Baleine, les corps des défunts sont enlevés par le grand cométique noir mené par un attelage de chiens noirs conduit par le diable lui-même. Heureusement, existe à La Romaine, Tshakapesh l'invincible, un jeune Montagnais qui combat les monstres et les mauvais manitous avec ses flèches qui peuvent fendre les montagnes. Enfin, les aurores boréales de Blanc-Sablon se transforment en marionnettes aux danses macabres pétrifiant de peur ceux et celles qui les regardent trop longtemps comme cette roche rappelant Rose-Anna, la femme pétrifiée de Blanc-Sablon. (Dupont, p.29-57)

### VIGNEAULT Gilles

Né à Natashquan en 1928, il fit ses études classiques au Séminaire de Rimouski et décrocha sa licence-ès Lettres à l'Université Laval en 1952. Il publie ses premiers poèmes dans le journal L'Aquillon en 1952. Ses poèmes et ses chansons expriment avec une grande authenticité les mille et une facettes de la Côte-Nord; celle des types d'autrefois et d'aujourd'hui, celle des pêcheurs et des bûcherons, des Amérindiens, des contrebandiers, des aventuriers, des marins et des capitaines, des goélettes et des oiseaux de mer, des barrages et des établissements miniers. Fervent nationaliste et défenseur de la langue française, il reçut en 1965 le Prix international de la chanson à Sopot et le diplôme de l'Académie Charles Cros en 1970.

### JOMPHE Roland

Né à Pointe-aux-Esquimaux en 1917. Le poète de la Minganie exerce le métier de pêcheur pendant soixante ans en plus d'être sacristain et secrétaire-trésorier de la municipalité de Havre-Saint-Pierre. Passionné d'histoire, il relate dans ses écrits la beauté des paysages, le métier de pêcheur et de mineur et témoigne de la vie quotidienne de ses habitants. En 1978, il publie un recueil de poésie intitulé : De l'eau salée dans les veines.

## La Bonne femme Niapica

Depuis longtemps l'anse des bonnes femmes  
File les rêves de chez-nous  
On écoute parmi les lames  
Une tendresse de remous



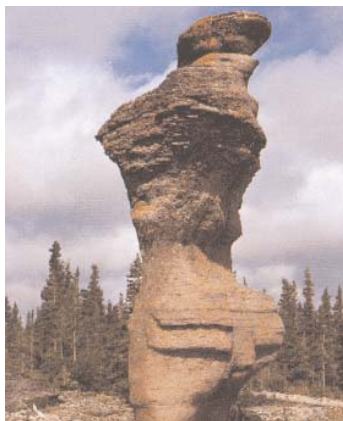
Et le silence au coin de l'anse  
Avec l'amour ou bien la vie  
C'est un attrait de l'espérance  
Qui se contemple avec envie

Un peu plus haut que la marée  
Avec la roche de calcaire  
La liberté d'une pensée  
On regardant la dame de pierre



Comme moulée dans l'érosion  
Les seins tournés vers le boisé  
On respectant son intention  
Dans la froidure et la fierté

Portant la robe de verglas  
Avec des perles de rosée  
Dans le mirage de là-bas  
A la dérive de l'année



Par la nature de son corsage  
Obéissant aux grandes lois  
On attendant sur le rivage  
C'est la bonne femme au bord du bois

Poland Joly

## Quarry

Que je t'ai rencontré souvent  
 Marchant au bord de l'eau salée  
 Soit dans le calme ou dans le vent  
 En écoutant l'immensité  
 Par des valeurs d'anciens chemins  
 Sur des idées en perspective  
 Par des soirées ou des matins  
 J'ai souvent admiré ta rive  
 Sur les détours de mauvais temps  
 En attendant la mer calme  
 Ou par des jours de vrai beau temps  
 En regardant vers l'avenir  
 Tu as marqué bien des raisons  
 Dans le miroir de l'aventure  
 Tu as marqué bien des saisons  
 Parmi les gens de la nature  
 Dans le retour de nos saisons  
 En écoutant le soir d'été  
 Comme par d'autres occasions  
 En regardant ton roc gelé  
 A la lecture des érosions  
 Qui sont inscrites sur ton bord  
 On y médite les leçons  
 Qui sont écrites dans le nord

Poland Juyke



## Ile Niafisea

Oh! Ile Niafisea  
 Quand le soir vient chez Toi  
 Aux traces de tes pas  
 Mon âme est en émoi



Quand la lune sourit  
 Aux anses de tes bords  
 Dans le reflet qui luit  
 J'y marche sur tes bords

Tu connais des valeurs  
 Aux secrets du lointain  
 Tu adoucis les cœurs  
 Penché sur ton chemin



Le calme et la beauté  
 Se mirent sur ta grève  
 Et vers l'immensité  
 On t'écoulant le rêve

A la barre du jour  
 Tu mires dans les eaux  
 Le secret des amours  
 De nos jolis oiseaux



Le poisson vient buter  
 Du nez sur ton rivage  
 On écoutant gronder  
 La lame dans l'orage

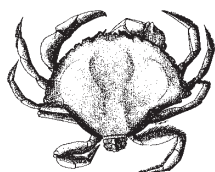
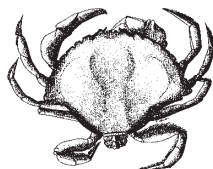
(à suivre)

P.J.



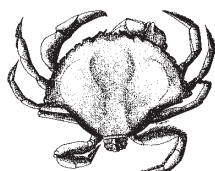
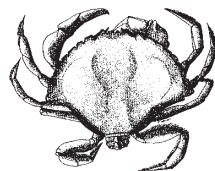
Suite

Roulant sur ton rivage  
 La vague vient de loin  
 En apportant du large  
 Des débris de destin



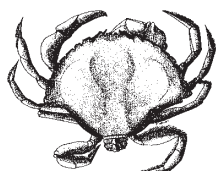
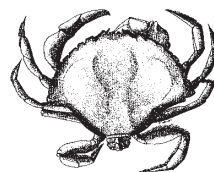
Du bois ou des bateaux  
 Se tassent sur tes flancs  
 A l'ombre des rameaux  
 Je m'assois sur tes bancs

A l'aube ou à la nuit  
 Comme dans la marée  
 La vie se réfléchit  
 Autant que la journée



Parfois c'est le gibier  
 Tantôt c'est le poisson  
 Parfois l'humanité  
 Apporte sa raison

Aux îles de chez nous  
 Tu domines le coin  
 Tu es le rendez-vous  
 D'aujourd'hui et demain



Depuis ma tendre enfance  
 Bien des fois je t'ai vu  
 Toujours dans le silence  
 A l'ours de l'inconnu

(à suivre)

(R. J.)

Suite

Dans le déclin du jour  
 En filant ton décor  
 La vie parle d'amour  
 Tout autour de ton bord



Aux rochers de tes murs  
 Les siècles y sont marqués  
 Comme sur des armures  
 Aux souvenirs gravés

La lame vient mourir  
 Au long de ton rivage  
 Parmi les souvenirs  
 Et les échos du large



Au Calme du printemps  
 Dans le vent frais d'automne  
 Par beau ou mauvais temps  
 C'est la vie qui prisonne

J'ai vu le loup marin  
 Chez-toi dormir tranquille  
 A l'aube du matin  
 Dans le temps difficile



A l'abri de ton anse  
 En écoutant le vent  
 Y chanter sa romance  
 Sifflant dans le grément

(à suivre)

(R J)

## Suite

Quand la brume ou la pluie  
Vient cacher son aspect  
On sent la nostalgie  
Au bord de ta forêt



Les valeurs et la vie  
Sillonnent sur tes bords  
Dans la nuit qu'on envie  
Je te revois encore

Par delà le nuage  
J'écoute à l'horizon  
Par delà le mirage  
J'écoute la leçon



Dans ta baie j'ai compris  
Sans esprit de clochers  
Les valeurs les amis  
Comme les étrangers

Le soir descend chez Toi  
Marquant des nouveaux pas  
Et l'âme dans l'émoi  
Regarde loin là bas



Cherchant dans le mystère  
La vie de l'inconnu  
Par la venue du soir  
Traversant dans la nue

(à suivre)

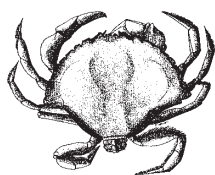


## Suite

Plus je te vois je viens  
 Plus je reviens je crois  
 Aux mystères des chemins  
 Tracés de l'autrefois

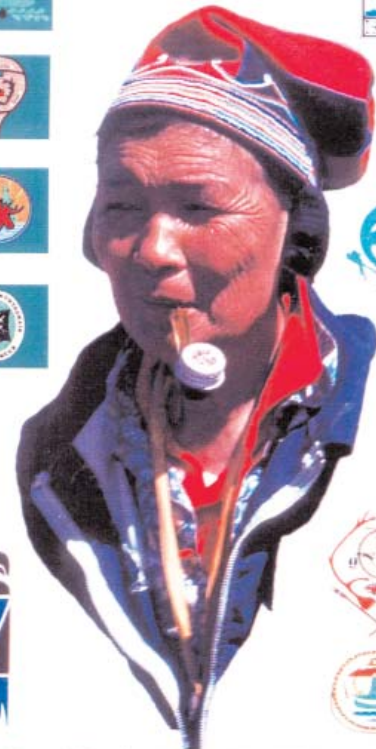
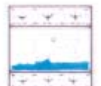


C'est Toi Xiapisca  
 Avec tes Érosions  
 C'est Toi Xiapisca  
 Avec tes Émotions



Poland Joly  
 Hame St Pierre  
 Le Doyenne





### *La Bonne femme Kipic*

Dépêchez-vous l'eau du bonjour  
Fille du rêve de l'hy-vole  
On sentait jadis les danses  
Une tendresse de rumeurs  
Et la sècher au sein de l'eau  
Où s'annonçait au sein de la vie  
Et un attaché de l'espérance  
Qui se contrefait avec envie

Un peu plus haut que la mer  
Où la roche de Calcaire  
La liberté d'une jambe  
En regardant la danse de jume  
Comme moule dans l'air  
Les sœurs tournées vers la terre  
On respectait son intuition  
Et avec la froideur et la force

Portant la robe de veilles  
Où ses pieds de robes  
Dans le ruisseau de la vie  
A la dérive de l'année

Par la nature de son visage  
Obéissant aux grandes lois  
On attendait son le ruisseau  
C'est la bonne femme du bord du bois

*Polak Joffe*



## SOURCE BIBLIOGRAPHIQUE

BEAULIEU Alain, Convertir les fils de Caïn, Éditions Nuit Blanche, Québec, 1990.

BÉLANGER René (Mgr), La Côte-Nord dans la littérature, Bélisle Éditeur, 1971

BÉLANGER René (Mgr), Les Basques dans l'estuaire du Saint-Laurent, Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1971.

BOURASSA Jean-Pierre, Le Moustique, Éditions du Boréal, Montréal, 2000.

CARPIN Gervais, Histoire d'un mot, Éditions du Septentrion, Québec, 1995

CAZEILS Nelson, Dix siècles de pêches à la baleine, Éditions Ouest-France, Rennes, 2000

CHANTRAINE Pol, La Grande Mouvée, Éditions Héritage, Montréal, 1980.

COUTURE Pierre, Marie-Victorin, le botaniste patriote, XYZ Éditeur, Montréal, 1996.

DIONNE Gabriel, La voix d'un silence, Éditions Léméac, 1985.

DUNFIELD R.W., Le saumon de l'Atlantique dans l'histoire de l'Amérique du nord, Pêches et Océan Canada, Ottawa, 1986.

DUPONT Jean-Claude, Légendes de la Côte-Nord, Éditions J.C. Dupont, 1996.

FERLAND J.B.A., Le Labrador, Montréal, 1858.

FRANCK Alain, Naviguer sur le fleuve au temps passé 1860-1960, Les Publications du Québec, 2000.

FRENETTE Pierre, Histoire de la Côte-Nord, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1996

GAGNON Louis, SCHELL Jose, Anticosti, Éditions Broquet, 1994.

GAGNON François-Marc, PETEL Denise, Hommes effarables et bestes sauvages, Éditions Boréal, Montréal, 1986.

GRONDIN Pierre, MELANÇON Michel, Aperçu de la végétation des îles Mingan, Université Laval, Québec, 1977.

GAUTHIER LAROCHE Georges, Origine et formation de la toponymie de l'archipel de Mingan, Commission de toponymie, Québec, 1981.

JETTEN Marc, Enclaves amérindiennes: les «réductions» du Canada 1637-1701, Éditions du Septentrion, Québec, 1994.

KURLANSKY Marc, Un poisson à la conquête du monde, Édition J.C. Lattès, Paris, 1999.

LAFLEUR Normand, La vie traditionnelle du coureur de bois aux XIXe et XXe siècles, Edition Léméac, Montréal, 1973.

LAMBERT Serge, ROY Caroline, La Côte-Nord, Une histoire d'appartenance, Édition GID, Québec, 2001.

LANCTOT Gustave, Une Nouvelle-France inconnue, Librairie Ducharme, 1955.

LANDRY Frédéric, Pêcheurs de métiers, La Boussole Éditions maritimes, 1987.

LÉVESQUE René, La Seigneurie des Îles et des Îlets de Mingan, Édition Léméac, Montréal, 1971.

LITALIEN Raymonde, Les explorateurs de l'Amérique du nord, Éditions du Septentrion, Québec, 1993.

MAC KAY Donald, Le paradis retrouvé - Anticosti, Édition La Presse, Montréal, 1979.

O'NEIL Jean, La dicte Coste du Nort, Libre Expression, Montréal, 1996.

PERREAULT Pierre, Toutes Isles, Fides, Montréal, 1963.

PLOURDE Michel, D'Escanimes à Pletipishtuk, Publications du Québec, 1993

POMERLEAU Jeanne, Gens de métiers et d'aventure, Édition GID, Québec, 2001

POTVIN Damase, Le Saint-Laurent et ses îles, Éditions Léméac, Montréal, 1984

PROULX Jean-Pierre, La pêche à la baleine dans l'Atlantique Nord, Éditions Parcs-Canada, Ottawa, 1986

PUYJALON Henry de, Récits du Labrador, Imprimerie canadienne, 1894

ROBERTS Lewes, 1596-1640, The map of Commerce, Londres, 1638. (Microfilm)

SANDERSON Yvan T, Suivez la baleine, Éditions Cassel, Londres, 1958

SANTERRE Louis A., De Sept-Îles à Blanc-Sablon, Éditions Léméac, Montréal, 1981

TRIGGER Bruce G., Les Indiens, la fourrure et les Blancs, Boréal / Seuil, Montréal, Montréal, 1990.

VIGNEAU Placide, Un pied d'ancre, Édition Gérard Gallienne, 1963

## CRÉDIT DES PHOTOS ET ILLUSTRATIONS

Toutes les photos sont de l'auteur sauf indication contraire.

page 4	portrait : Mon miroir, Frère Marie Victtorin, Éditions Fides
page 8	portrait Placide Vigneau in Un pied d'ancre, Édition Gallienne, 1963
page 9	photo fossile : Gagnon Louis in Anticosti, Éditions Broquet, 1994
page 11	photo orchidée : Bruno Landry in Geos, printemps 1977
page 16	illustration baleine in Des Baleines, Éditions Aubier, 1988
page 17	photo béluga in Des Baleines, Éditions Aubier, 1988
page 18	photo loup-marin : Pol Chantraine, La Grande Mouvée, Éditions Héritage, Montréal, 1980
page 20	illustrations Inuit : Musée de la civilisation de Québec
page 22	profil huron : logo artisanat Gros Louis
page 31	bouchon effigie roi soleil : René Lévesque in La seigneurie des îles et îlets de Mingan, Éditions Léméac, 1971
page 34	portrait Louis Jolliet + signature in google.ca/image
page 36	logo île d'Anticosti : Mac Kay in Le paradis retrouvé - Anticosti, in Éditions La Presse, 1979
page 38	photo phare sud-ouest, Anticosti : Gagnon Louis in Anticosti, Éditions Broquet, 1994
page 39	photo Henri Menier et photo villa Menier : Mac Kay in Le paradis retrouvé - Anticosti, in Éditions La Presse, 1979
page 40	logo Anticosti compagny : Mac Kay in Le paradis retrouvé - Anticosti, in Éditions La Presse, 1979

Le texte et les photos de l'auteur sont libres de droit pour toutes utilisations éducatives ou didactiques sauf à des fins commerciales qui requièrent une autorisation de l'auteur. Toute utilisation doit porter impérativement la mention suivante : PAQUET Claude, Les îles Mingan, Perles du Saint-Laurent, [www.lulu.com](http://www.lulu.com), 2006